Ombres de réalité

**Jean-Marie Choffray**

Seconde édition, janvier 2017

Aussi disponible en format *Kindle* sur [www.amazon.com](http://www.amazon.com)

– *Essai* –

**Copyright © 2017 par Jean-Marie Choffray**

Tous droits réservés. La loi n’autorise que les reproductions strictement réservées à l’usage privé et non destinées à une utilisation collective et, d’autre part, que les analyses et courtes citations dans le but d’exemple et d’illustration. Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit est illicite. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par le Code pénal.

**Du même auteur**

[*De la crise à l’entreprise en passant par vous*](https://www.amazon.com/crise-%C3%A0-lentreprise-passant-French-ebook/dp/B01J95L956/ref%3Dsr_1_2?ie=UTF8&qid=1473261402&sr=8-2&keywords=jean+marie+choffray#nav-subnav)*,* (Amazon : Kindle Edition, 2016)

[*Investir ou mourir, il faut choisir*](https://www.amazon.com/Investir-mourir-faut-choisir-French-ebook/dp/B01IW4PPFU/ref%3Dsr_1_1?ie=UTF8&qid=1473261402&sr=8-1&keywords=jean+marie+choffray), (Amazon : Kindle Edition, 2016)

[*Market : études et recherches en marketing*](https://www.amazon.fr/MARKET-recherches-marketing-Fondements-M%C3%A9thodes/dp/2091901504/ref%3Dsr_1_3?ie=UTF8&qid=1473261687&sr=8-3&keywords=pras+market), (Paris : Nathan, 1997), avec Y. Evrard, B. Pras, E. Roux, A.M. Dussaix et M. Claessens

[*Systèmes intelligents de management*](https://www.amazon.com/Syst%C3%A8mes-Intelligents-Management-Paris-Nathan/dp/2091921246/ref%3Dsr_1_3?ie=UTF8&qid=1473261402&sr=8-3&keywords=jean+marie+choffray), (Paris : Nathan, 1992)

[*Marketing expert : logiciels d’aide à la décision*](https://www.amazon.com/Marketing-expert/dp/2704210845/ref%3Dasap_bc?ie=UTF8), (Paris : McGraw-Hill, 1985)

[*Développement et gestion des produits nouveaux*](https://www.amazon.fr/Developpement-produits-nouveaux-concepts-applications/dp/B003WW5ZUI/ref%3Dsr_1_2?ie=UTF8&qid=1473261816&sr=8-2&keywords=produits+nouveaux+choffray+dorey), (Paris : McGraw-Hill, 1983), avec F. Dorey

[*Market planning for new industrial products*](https://www.amazon.com/Planning-Industrial-Products-Marketing-Management/dp/0471049182/ref%3Dasap_bc?ie=UTF8), (New-York : John Wiley, 1980), avec G. L. Lilien

**Remerciements**

*A Myriam, mon associée dans la vie, à nos enfants et à nos étonnantes petites-filles, véritables éclairs de réalité.*

*Jean-Marie Choffray*

**Avertissement**

*« Ombres de réalité »* ne coûtant pas plus qu’un billet de loterie, ne soyez pas surpris d’avoir perdu ! Mais, si vous lui consacrez l’attention et le temps nécessaires, peut-être gagnerez-vous plus que souhaité ? En fait, c’est vous – et non la roue du hasard –, qui déciderez du sort à réserver à ce livre au fil de son déroulement sur votre écran. Me voici libéré de l’obligation de vous plaire, et sans doute de vous flatter – de vous mentir ? – pour conserver votre attention et mériter votre estime…

Lorsqu’on écrit un ouvrage, et plus particulièrement un *essai*, on pense inévitablement à trois publics : soi-même, inévitablement, dans un souci d’organisation de ses observations, de ses réflexions, de ses expériences, et de ses erreurs ; les proches, membres de la famille et amis avérés, avec lesquels on aimerait partager le peu qu’on pense avoir appris, sans imposer un point de vue ni chercher à convaincre ; et, bien évidemment, celles et ceux qui témoignent leur confiance par l’intérêt qu’ils prêtent à votre travail et par les questions qu’ils vous adressent. Ces questions, qui forment le « miel » dont se nourrit la vie d’un professeur, expriment toujours un espoir auquel il serait discourtois – et, sans doute, irresponsable –, de ne répondre que par le silence.

Réalité numérique oblige, il est vraisemblable que ce texte soit revu dans le temps pour être enrichi d’observations, de découvertes et de réflexions nouvelles. « *Ombres de réalité* » n’est donc qu’un projet en cours ! Le socle de la *réalité* étant le lieu de convergence de ses *ombres*, celle-ci ne se révèle que lorsqu’on renonce aux illusions et autres contre-vérités sur lesquelles repose la comédie humaine. Tout ayant déjà été écrit sur ces thèmes par d’illustres auteurs, on ne peut jamais espérer qu’apporter un témoignage de plus, n’ayant de valeur que s’il repose sur une observation et une recherche sincères.

Se diriger vers la haute mer… Se jeter dans le flot de la vie… Déposer ses pensées sur le nuage de la virtualité et laisser aux autres le soin d’en décider du sort… La vie d’un universitaire se résume souvent à critiquer le travail des autres et à encenser le sien ! En vous livrant cet *essai*, je ne cherche ni l’adhésion béate, ni la vaine polémique… Il vous est transmis tel quel, imprécisions et petits défauts compris. Je n’attends, ni ne souhaite, aucune réaction, de quelque nature que ce soit. Et, comme disait Socrate : « *Si ce que tu as à me dire n'est ni vrai, ni bon, ni utile, je préfère ne pas le savoir, et quant à toi, je te conseille de l'oublier…* »

**Table des matières**

[Avant-propos](#_Toc461451738)

[Sortir de l’ombre](#_Toc461451739)

[Chacun pour soi](#_Toc461451740)

[L’aventure à deux](#_Toc461451741)

[La foire aux illusions](#_Toc461451742)

[La tyrannie des marchés](#_Toc461451743)

[L’intérêt général](#_Toc461451744)

[Non ! Merci](#_Toc461451745)

[Une chance d’être](#_Toc461451746)

[Le secret du silence](#_Toc461451747)

[Auteur](#_Toc461451748)

# Avant-propos

« *La leçon de l’histoire est que la plupart des hommes n’apprennent pas* – ne veulent pas apprendre ? – *la leçon de l’histoire.*» (Jim Rogers)

Nous vivons tous dans… l’ombre ! Dans l’ombre de nous-même, d’abord. Mais, aussi, dans l’ombre des autres. La preuve ? Toujours, nous cherchons à paraître, à séduire, à convaincre, alors qu’il suffirait d’être ce que nous sommes réellement, au plus profond de nous-mêmes, en évitant toutes formes de *mensonge*, pour aiguiser la curiosité et susciter l’intérêt. « *Donner l'exemple n'est pas le principal moyen d'influencer les autres, c'est le seul moyen !* » disait Albert Einstein.

Je n’ai aucun talent d’écrivain. Vous n’avez pas besoin de me le dire, ni de me l’écrire. Je le sais ! Mais, au terme d’une vie m’ayant offert de nombreuses opportunités de lire, d’observer, et de réfléchir à l’*infinité de choses infiniment invraisemblables* qui jalonnent le cours d’une existence et contribuent à créer la *réalité*, j’espère pouvoir être utile en déposant sur le nuage de la virtualité ce qui me semble en constituer des *ombres*. Aucun d’entre nous ne peut, seul, espérer changer le cours de la vie. Mais, il peut témoigner de ce qu’il a vu et pense comprendre de certaines évolutions qui n’apparaitront surprenantes – tragiques, parfois ! – qu’à ceux qui ne connaissent pas les méandres de la psychologie humaine et les vicissitudes de l’histoire. Ainsi, sommes-nous « impuissants » face aux forces en présence ? Sans doute : oui ! N’avons-nous d’autre choix que de marquer notre « assentiment » face à leur acharnement à détruire ? Non ! L’heure est propice au réveil des consciences et au refus du *statu quo* – qu’entretiennent privilèges injustifiés et prébendes démesurées –, et qui constitue un terreau favorable, sinon une invite, à la barbarie. « *Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres.* » (Antonio Gramsci)

11/09/2001… 09/11/2016… Notre monde semble être entré dans une période « trouble » de son histoire, que caractérise un affaissement intellectuel et spirituel surprenant. La transformation numérique ayant fait perdre à la classe dirigeante – et à l’élite intellectuelle –, le monopole du *mensonge*, et à l’Etat, celui de la *violence*, les peuples se retrouvent soumis à l’irrationalité – et souvent même à l’incohérence ! – des processus de décision collectifs et à l’arbitraire de minorités radicales. Les mythes de la croissance à crédit et de la révolution libertaire ne rassemblent plus que celles et ceux qui cherchent à en profiter. « *Make America Great Again* » et « *UK’s Independence Day* » constituent des exemples d’idées simples susceptibles de galvaniser les masses et de les mener, inévitablement après l’euphorie de l’instant – et comme le révèle l’étude de la psychologie des foules (Gustave Le Bon, [*La psychologie des foules*](https://www.amazon.fr/Psychologie-foules-Gustave-Bon-ebook/dp/B004TVE818/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1474369958&sr=8-1&keywords=la+psychologie+des+foules)) –, au désenchantement et à un retour à la… réalité, dans sa brutalité et sa radicalité. « *Dieu se rit des créatures qui déplorent les effets dont elles chérissent les causes.* » rappelle Bossuet.

L’université est un petit monde dont les travers sont souvent tournés en dérision. « *Des chercheurs qui cherchent, on… trouve ! Des chercheurs qui trouvent on… cherche !* » Mais, c’est aussi le lieu où celles et ceux qui le souhaitent jouissent d’une liberté intellectuelle exceptionnelle. Cette liberté académique autorise les cheminements personnels les plus audacieux, sans que l’institution n’en cautionne, bien évidemment, la pertinence ou la validité. L’honnêteté intellectuelle et la responsabilité personnelle constituent le socle d’une relation de confiance, source de diversité, de créativité et de respectueuse… indifférence !

Au cours de ma carrière, je pense avoir eu la chance de travailler dans des institutions exceptionnelles, chacune m’ayant apporté les valeurs qui étaient au cœur de sa mission, et la manière dont elle entendait mettre celles-ci au service de la recherche de l’excellence. L’Université de Liège, particulièrement, qui fête en 2017 ses deux cents ans d’existence, constitue sans doute un de ces « *Carrefours illuminés, ici tout proches les uns des autres, véritables grappes de lumière, et là disséminés comme s'ils marquaient les frontières de grands déserts sans lumière parce que sans universités.* » (Hubert Nyssen)

J’ai toujours pensé qu’un homme n’était pas nécessairement ce qu’il disait être. Il n’est d’ailleurs pas plus ce qu’il semble faire. Il est ce qu’il a lu, appris, médité et intégré comme autant de règles de vie ! Les bons livres sont, comme nous le découvrons tous, une conversation silencieuse avec d’autres qui nous ont précédés et souhaitent partager avec nous ce qu’ils ont de plus précieux : leur temps, leurs découvertes et, parfois aussi, leurs doutes, voire leurs inquiétudes (Gerkens et al, [*Réveillez-vous, le monde vous attend*](http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/172118)). Il existe bien des chemins pour gravir la montagne de la vie. Mais, ces chemins sont toujours fléchés par de bons livres. Le *hasard* ? nous amène généralement à en identifier quelques-uns qui suffisent à nous faire découvrir, par nous-mêmes, la richesse et la beauté de la réalité, et le *sens* de l’existence ; la recherche de ce sens étant un droit auquel aspirent naturellement tous les êtres intelligents, sensibles et curieux.

« *Ombres de réalité* » a pour objet de partager avec vous nombre d’erreurs personnelles – factuelles et d’appréciation –, à la lumière de ce que d’autres ont eu l’élégance de nous transmettre. Le socle de la réalité, lieu de convergence de ses ombres, et que décrit à merveille la comédie humaine, ne peut jamais être approché qu’au travers d’une recherche sincère et permanente. Apprendre à désapprendre patiemment, apprendre à reconstruire résolument, et apprendre à transmettre modestement nos découvertes quant à l’ordre des choses matérielles, intellectuelles et spirituelles qui définit la réalité, ne constituent-ils pas le but ultime de la vie ? Personnellement, je n’en vois pas d’autre aujourd’hui.

Après une brève introduction, ou « *Sortie de l’ombre* », de courts chapitres couvrent un thème particulier, généralement à la lumière d’observations, d’expériences personnelles, ou de lectures qui m’ont touché. La sélection et l’ordre des sujets ne traduit aucun souci particulier, même si je ne crois plus beaucoup au hasard. Tous deux pourraient évoluer au fil d’éventuelles révisions. Le choix actuel va de « *Chacun pour soi* » au « *Secret du silence* », en passant par « *L’aventure à deux* », « *La foire aux illusions* », « *La tyrannie des marchés* », « *L’intérêt général* », « *Non ! merci* », et « *Une chance d’être* ». Chaque thème peut être exploré isolément. A vous, donc, de constituer votre menu en fonction de votre curiosité et de votre appétit.

Bien sûr, il serait difficile de sortir de l’ombre pour embrasser la réalité et approcher le sens de l’existence, sans aborder l’épineuse question de l’éventualité d’une intelligence ou d’une sagesse supérieure, invitant à la justice, à la paix et à l’amour. Appelez-la ce que vous voulez. Et, pourquoi pas, tout simplement : principe de Vie, Autre, ou encore, Dieu. Afin d’éviter toute confusion et de répondre dès maintenant à la curiosité des forts en certitudes, autant l’avouer : plus je vieillis et plus je me sens prêt à vivre ! Je n’entends donc sombrer ni dans l’absurdité, ni dans le désespoir. Le hasard, l’évolution et la nécessité ne suffiront jamais à expliquer l’infinité de choses infiniment invraisemblables qui caractérisent la réalité. « *L’esprit est trop étroit pour se contenir lui-même !* » rappelle saint Augustin dans [*Les confessions*](https://www.amazon.fr/Confessions-Saint-Augustin-Int%C3%A9grale-Livre-13-ebook/dp/B00B6RBZRI/ref%3Dsr_1_2_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1483454626&sr=8-2&keywords=augustin+confessions). Et, si ce n’est pas parce que la vie paraît ne pas avoir d’explication… qu’il doit bien y en avoir une ! toute théorie permettant aux êtres humains de vivre un peu au-dessus de leur vaine insignifiance me semble digne d’attention. Au besoin, au prix d’un renoncement à leur prétention à la maîtrise du monde !

On connaît tous le mot terrible de Joseph de Maistre : « *Je ne sais pas ce que c’est que la conscience d’une canaille, mais je sais ce que c’est que la conscience d’un honnête homme, et c’est affreux.* » Je suis, après tout, plutôt heureux du mal que je n’ai pas fait dans la vie et, plus encore, de celui auquel j’ai décidé, en pleine conscience, de renoncer ! Ce livre s’inscrit dans cet effort. Il n’est, finalement, que le témoignage d’une réflexion m’ayant permis d’accepter la vie telle qu’elle est dans la réalité, dans son inexplicable diversité, dans son invraisemblable invraisemblance, et dans son insondable (in)finitude !

Jean-Marie Choffray

Liège, Janvier 2017

# Sortir de l’ombre

« *On a deux vies, et la deuxième commence quand on se rend compte qu’on n’en a qu’une.* » (Confucius)

Entre les Jeux Olympiques, le Championnat d’Europe de Football, le Tour de France, les innombrables concerts et festivals, l’éternelle crise économique, les manœuvres militaires, les actes terroristes, et la folle course aux Pokémons, notre monde semble laisser peu de temps et d’espace à la réflexion, à l’introspection, à la création et à l’action utile ! Le « système » – la « matrice » ? – cherche à nous prendre en charge de la conception à l’inhumation… Il faut une volonté de fer pour sortir de l’ombre et oser dire : « *Non ! merci* » ; pour accéder à la liberté et pour construire à son propre rythme un devenir s’inspirant des valeurs que d’autres nous ont transmises, et dont on a intimement mesuré la pertinence !

Une vie passe vite… Très vite ! On n’a pas la possibilité, ni le temps matériel, de découvrir tout ce qu’on aurait aimé découvrir ; de rencontrer toutes celles et ceux qu’on aurait aimé rencontrer. Pas plus qu’on ne peut lire tous les bons livres que la vie nous a légués. Il est urgent de se concentrer sur ce qu’on pense être la vocation de sa vie, pour pouvoir partir sans regret lorsque le moment sera venu, si possible avec le sourire aux lèvres, en se disant que *vivre* était un superbe cadeau, une exceptionnelle *opportunité d’être*. Encore faut-il, bien sûr, accepter cette occasion, la saisir et la transformer en résultats concrets, susceptibles de contribuer à l’émergence d’un monde meilleur, dans ses dimensions de justice, de paix et de prospérité.

C’est par la réflexion, et par la réflexion seulement, qu’on parvient à faire la part des choses entre l’écume des événements, nécessairement éphémères, les mouvements profonds de la société et de l’histoire, et la nécessité d’accepter le rôle auquel nous convient une infinité de faits, d’erreurs et de succès partiels, dont le lien n’apparaît que plus tard. Ce foisonnement de rencontres, d’événements et de hasards converge en une aventure personnelle qui s’inscrit dans une dynamique collective qui la dépasse. Tous les bonheurs qui nous arrivent sont loin de n’être que le fruit de notre volonté. Nous ne vivons que par et pour les autres. Et…, on a toujours une seconde chance de vivre lorsqu’on prend conscience, enfin, qu’on n’en a qu’une !

Il n’y a rien de plus inégalitaire qu’une société égalitaire. L’égalité n’est pas l’équité. Comme l’histoire l’enseigne, l’égalité et la liberté sont des ennemis irréductibles (W. & A. Durant, [*The lessons of history*](https://www.amazon.com/Lessons-History-Will-Durant-ebook/dp/B008GUIEYU/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1471954716&sr=8-1&keywords=durant+the+lessons+of+history#nav-subnav)). Quand l’une l’emporte, l’autre disparaît. Toujours ! Il n’y a donc d’autre issue que le compromis permanent avec ce que ça entraîne en termes de renoncement, d’insatisfaction, de refoulement, voire d’agressivité. Le paradis terrestre n’existe pas, ou plus ! Il nous reste à l’accepter et à chercher ce qui nous rapproche les uns des autres, ce qui nous permet d’avancer ensemble, dans le respect de nos différences. En gardant à l’esprit que la liberté des uns s’arrête où commence celle des autres et que, en toutes circonstances, seul l’Etat devrait avoir le monopole de la violence.

 Il ne faut pas être expert en géopolitique pour observer et comprendre que les femmes et les hommes de pouvoir n’ont que peu d’influence sur les dynamiques collectives qu’ils sont censés animer et incarner. « *L’expérience que j’ai de l’exercice du pouvoir m’incite à reconnaître le caractère souvent imprévisible des situations… dans un monde devenu à ce point complexe et interdépendant, soumis constamment aux secousses et aux crises.* » écrit Nicolas Sarkozy. A l’analyse, les choix économiques, les stratégies militaires, les politiques sociales, ne sont en fait que le prolongement d’une histoire nationale – un récit ? un roman ? –, que matérialisent les institutions politiques, la structure administrative, et… le système éducatif. Ces piliers de la réalité expriment, dans une large mesure, les *valeurs* que partagent, souvent sans en avoir pleinement conscience, les peuples concernés.

Notre monde connaît actuellement un bouleversement sans précédent. Pour la première fois de son histoire, plusieurs acteurs dont les intérêts et les valeurs divergent, disposent de la capacité nucléaire, voire biologique, de le faire disparaître. Surtout, la récente révolution numérique nous rend tous acteurs de notre histoire collective, en donnant accès à des moyens d’information, d’analyse, de création et de diffusion de contenus dépassant de loin la capacité de traitement des institutions, des entreprises et des personnes qui sont censées les exploiter pour répondre aux besoins exprimés ou latents des autres. L’alternative entre *servir* et *se servir* acquiert une pertinence nouvelle. Même si la plus belle ruse des gens de pouvoir est de faire croire que celui-ci ne les intéresse pas et qu’ils n’en profitent pas, objectivement, il devient beaucoup plus difficile de « *Mentir quand ça devient sérieux.* » (J.C. Juncker) En cas de découverte, pratiquement inévitable aujourd’hui, le coût politique et/ou économique devient rédhibitoire, voire létal.

Plus que d’une fin de l’histoire, à laquelle personne de sérieux ne croît vraiment, nous nous orientons vers une fin des illusions et une profonde remise en question des privilèges et rentes de situation sur lesquels repose le *statu quo* actuel. Les compétences et l’expérience de celles et ceux qui s’en prévalent, et en établissent fonds de commerce, sont ouvertement débattues. L’accélération de l’information, la virtualisation des savoirs et la numérisation des produits et des services bouleversent tout sur leur passage, jetant une lumière crue sur les « petits accommodements » et autres « compromissions de circonstance » d’un monde désormais dépassé ! Pour le meilleur ou pour le pire ? L’avenir le dira...

Ainsi, nous sommes invités à prendre conscience des zones d’ombre – illusions et contre-vérités – dans lesquelles nous acceptons bien trop facilement de nous laisser enfermer. Parfois, avec raison, tant le confort de quelque certitude l’emporte sur l’angoisse que génère une réalité diffuse, improbable, ou inconnue. Une telle attitude devient toutefois suicidaire aujourd’hui, au vu des forces en présence, de la brutalité et de l’irréversibilité des changements à venir. Les châteaux de cartes s’effondrent, les uns après les autres. Le choix est devenu inévitable : *Renaissance* ou *Chaos* ? Une éventuelle renaissance imposant, par ailleurs, d’éviter le piège du rejet inconditionnel du passé… « *Ceux qui passent leur temps à découvrir les défauts de l’ordre établi et à les monter en épingle n’ont pas les qualités requises pour le réformer.* » (Edmund Burke)

Si on exclut l’environnement naturel, tout ce qui définit la réalité est le fruit de la créativité, de la volonté et du travail des hommes. Rien n’existerait sans l’idée de départ, sans l’esprit qui l’a conceptualisé et sans la main qui l’a réalisé. Cette réalité étant perçue par chacun de nous, elle est nécessairement éphémère. Elle est susceptible de générer autant de représentations intellectuelles – réalités alternatives ? – que d’observateurs, constituant une source potentielle de conflits ! Toute réalité commune pérenne ne peut donc être qu’une esthétique de l’être, une éthique de vie, un système de valeurs. Ainsi, « *Sortir de l’ombre* » exige d’identifier les *valeurs* auxquelles on n’adhère pas, celles auxquelles on s’identifie, celles qu’on désire partager, et à le révéler.

« *Ombres de réalité* » a pour objectif de partager le fruit d’une telle analyse à la lumière de ce que d’autres ont eu l’élégance de nous transmettre. Le socle de la réalité – lieu de convergence de ses ombres –, qu’exprime à merveille la comédie humaine, ne peut jamais être approché qu’au travers d’une recherche sincère et permanente. Quand la réalité s’impose dans sa complexité, sa brutalité et sa radicalité, il devient impossible de se cacher derrière l’erreur statistique. Les résultats de l’élection présidentielle américaine de 2016, ou ceux de la première primaire de la droite française, en constituent un bel exemple. On n’a d’autre choix que de renoncer au mensonge et de s’incliner. Il suffit alors d’une « seconde » vie pour être et agir librement : apprendre à désapprendre, à reconstruire, et à transmettre nos découvertes quant à l’ordre des choses matérielles, intellectuelles et spirituelles qui définit la réalité. Enfin, s’envoler avec, si possible, le sentiment du devoir accompli.

Silence et circonspection, donc ! Vous voici sorti de l’ombre... Votre seconde vie a commencé.

# Chacun pour soi

« *L’homme n’est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l’égard des autres. Il ne veut pas qu’on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.* » (Pascal, [*Pensées*](https://www.amazon.fr/Pens%C3%A9es-Blaise-Pascal/dp/2253160695/ref%3Dsr_1_1_twi_mas_1?ie=UTF8&qid=1471792535&sr=8-1&keywords=pascal+pens%C3%A9es))

Tous les êtres humains ne deviennent pas « saints » – contraction ? de « sage » et « intelligent ». Peut-être, ne le cherchent-ils même pas ? Ce qui les distingue des animaux, c’est leur art consommé du mensonge. Ils en sont en partie au moins l’incarnation, ayant souvent été conçus et élevés sous sa férule. Il leur faut une force de caractère peu commune pour s’affranchir de cette inclination et vivre dans la liberté de la vérité. L’observation de leur comportement suffit à montrer que, dans la majorité des cas, ils préfèrent ne pas savoir. Ils ne veulent pas savoir ! Le principe de réalité leur est largement étranger. Petits plaisirs et écume de la vie paraissent suffire à leur bonheur. Nous vivons dans un monde où prêt à manger, télévision, football, alcool, réseaux sociaux et jeux divers, remplissent le temps libre des nombreux « *burn-outers* » et autres « *bore-outers* » que génèrent l’absence de croissance économique et l’oscillation de la société entre nihilisme et paganisme.

Quand on les relit attentivement, [*Les Caractères*](https://www.amazon.fr/Caract%C3%A8res-Classiques-t-1478-ebook/dp/B008K7UPKK/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1472048275&sr=8-1&keywords=les+caract%C3%A8res) de de La Bruyère ne semblent pas avoir pris une ride. « *Il n’y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom…* » Sa description du ministre ou du plénipotentiaire comme étant un caméléon, un Protée, maître dans l’art de la feinte, qui use de tours et de mots équivoques, de menaces et de promesses, et s’arme de patience, sachant que seuls le temps et les conjonctures amènent les esprits au point de rupture où on les souhaite, est d’une parfaite actualité. « *Il ne parle que de paix, que d’alliances, que de tranquillité publique, que d’intérêt public ; et, en effet, il ne songe qu’aux siens… Toutes ses vues… tendent à une seule fin, qui est de n’être point trompé, et de tromper les autres.* »

Découvrir la vraie nature de l’homme prend une vie. Toujours on espère. Inlassablement on est déçu ! Il semblerait qu’il soit viscéralement « *Tricheur, menteur, voleur..*. » En prendre conscience – s’il ne cherche à s’amender par une recherche sincère de la vérité –, le rend généralement « fou ». Et la découverte que l’autre – l’Autre ? – pourrait le savoir le rend plus encore imprévisible, irascible et agressif. « *La nature humaine est mauvaise et sans l’éducation et la liberté, rien ne peut la civiliser.* » écrit Luc Ferry. Seule l’adoption improbable de règles de civilité et de références morales pourrait éventuellement lui donner le discernement de l’esprit et la paix du cœur.

Dans la vie de tous les jours, j’ai finalement trouvé utile de mettre en œuvre une approche statistique consistant à formuler une « Hypothèse nulle : H0 » – c’est-à-dire une hypothèse dont le seul objet est d’être acceptée ou rejetée sur la base d’une série d’observations –, pour déterminer le niveau de confiance qui pouvait être placé en la parole d’un homme. La constance dans les actes prévenants est le meilleur indicateur de la loyauté, même si on sait tous, comme le théâtre politique et économique le rappelle régulièrement, ce qui peut advenir des longues amitiés… Sauf personnalité atypique, les *intérêts* ont tendance à l’emporter sur les *valeurs*, et il est toujours utile de consacrer le plus grand soin à découvrir les premiers dans le flot des paroles et le brouillard des intentions. A l’expérience, la loyauté d’un individu est aussi fonction du degré de convergence entre ses intérêts personnels et les objectifs et contraintes des organisations auxquelles il s’identifie. C’est donc faire preuve de sagesse que de garder à l’esprit qu’aucune institution, aucune entreprise, aucune personne sur terre, ne protégera jamais les êtres et les choses auxquels vous tenez comme vous le faites vous-même !

Le monde de l’entreprise constitue, dans ce domaine, un véritable laboratoire. Comme l’apprend tout investisseur, il y a les oublis, les mensonges, les promesses et, enfin, les états financiers ! Je ne compte plus les situations où il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que les dirigeants cherchaient à « voler » les clients ; les clients à « voler » les fournisseurs ; les administrateurs à « voler » les actionnaires ; les actionnaires à « voler » les obligataires ; les obligataires à « voler » l’Etat (très à la mode aujourd’hui !) ; et, finalement, l’Etat à « voler » les épargnants (débauche monétaire actuelle et taux d’intérêt négatifs, avez-vous peut être pensé ?)

La confusion entre ce qui est « légal » et ce qui est « moral », qui caractérise notre époque, fait que chacun cherche à profiter du système, quelle qu’en soit la définition, et quelle que soit sa position à l’intérieur de celui-ci. Je n’ai à priori pas plus de respect pour le dirigeant d’entreprise qui gagne plusieurs centaines de fois le salaire minimum, que pour le politique qui profite de sa position d’influence, ou que pour le chômeur « professionnel ». Tous ces comportements, lorsqu’ils s’affichent librement, sont l’indice d’un dérèglement profond de la société, et le signe avant-coureur de changements brutaux, que la révolution numérique rend aussi proches qu’inévitables. A cet égard, le témoignage en septembre 2016 devant une commission du Sénat américain du président d’une des plus importantes banques mondiales – et aujourd’hui « démissionné » ! –, illustre le niveau d’incompétence, d’irresponsabilité et d’hypocrisie qui pourrait sévir à la tête de telles entreprises.

Dans son [*Discours sur l’histoire universelle*](https://www.amazon.fr/Discours-lhistoire-universelle-Jacques-B%C3%A9nigne-Bossuet-ebook/dp/B005R5J5O0/ref%3Dsr_1_fkmr0_2?ie=UTF8&qid=1472053709&sr=8-2-fkmr0&keywords=bossuer+discours+sur+l%27histoire+universelle), Bossuet rappelle qu’une société où chacun se consacre surtout à ses affaires privées ne peut pas durer longtemps. La solidarité, la loyauté, la générosité, l’honnêteté, et la confiance constituent le socle de toute civilisation. Si on ne s’occupe qu’à protéger ce qu’on est certain de perdre au terme de sa vie, aucun devenir collectif n’est possible. En réalité, on ne possède jamais que ce qu’on donne, et on n’est riche que de ce dont on n’a pas besoin, pas envie ! L’homme en société ne vivant que par et pour les autres, le repli sur soi est synonyme de mort prématurée. Sortir de la « prison » de l’égotisme exige foi en soi et en la vie, bonté, courage et intelligence. Sans doute, les seules qualités qu’un être humain digne de ce nom puisse avoir.

« *L’état naturel du monde est la tyrannie, la servitude et la misère* » rappelle Milton Friedman. Plutôt que d’attendre que les autres changent, la solution est sans doute d’accepter de se remettre en question soi-même, de prendre de la hauteur par rapport à [*La condition humaine*](https://www.amazon.com/Condition-Humaine-Andr%C3%A9-Malraux/dp/0828837104/ref%3Dsr_1_10?ie=UTF8&qid=1479640009&sr=8-10&keywords=la+condition+humaine), de s’interroger sur ce que nous apportons aux autres, et sur les principes qui devraient guider une « vie utile ». La liberté n’implique pas que tout soit permis, ni possible. Avoir des responsabilités, à quelque niveau que ce soit, devrait toujours conduire à identifier et à accepter les devoirs qui en découlent. « Se servir » ne peut devenir une norme de vie, particulièrement quand on prend conscience de la fragilité des qualités et des compétences qui sont à l’origine du rôle qui nous est confié, et des heureux hasards qui en sont à l’origine. Pour chacun de nous la fin étant certaine, seul le chemin compte…

Qui et que suis-je ? Mieux : qui et que ne suis-je pas ? Mieux encore : qu’ai-je décidé, de mon plein gré, de ne pas être, de ne pas faire ? Que puis-je apporter d’original aux autres, dans le respect de ce que je suis et désire être ? Comment contribuer à leur bien-être, à la réalisation de leurs projets, à leur bonheur ? Autant de questions auxquelles invite la vie pour éclairer la vocation, la mission de chacun. Vivre dans une société démocratique, ancrée dans un système juridique et économique respectueux des choix individuels, offre des perspectives de développement personnel infinies. Rien ne peut s’opposer à une volonté, dès lors qu’elle s’affiche de manière responsable, dans le respect des règles assurant la paix sociale, l’ordre public, et la liberté des autres. Finalement, les seuls défis qui comptent sont personnels, même si le succès ne peut être mesuré qu’à l’aune de son utilité collective. On ne construit jamais que sur les réalisations et les succès des autres. Y contribuer est la voie la plus sûre de la réussite et du bonheur. C’est d’ailleurs ce que rappelle ce bon vieux principe de subsidiarité : « *Ne rien faire, ni entreprendre, que d’autres pourraient réaliser mieux que nous !* »

 L’être humain étant ce qu’il est, dans sa fragilité, dans sa complexité et dans sa diversité, on n’a d’autre choix que de l’accepter. Chercher à le comprendre et à en identifier les motivations amènent à se découvrir soi-même et à construire une vie féconde ancrée dans la réalité. Contribuer au succès des autres, en supposant que celui-ci soit respectueux des valeurs qui vous animent, est le meilleur moyen de construire votre propre succès et de vaincre la solitude. Faire du temps votre allié en voyant dans vos échecs la source de votre force – « *N'importe. Essayer. Rater. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux...* » (S. Beckett) – pour avancer avec celles et ceux qui choisissent d’embrasser la réalité, constitue la voie de la liberté, du progrès, et permet d’éviter le goût amer des opportunités manquées !

# L’aventure à deux

« *On cessera d’admettre qu’il y ait une loi morale réglant les rapports des sexes, indépendantes des variations de la science et de la technique. Dès lors, il n’y a plus aucun genre de mœurs qui ne puisse être justifié. Ce qui détruit l’essence de la morale qui devient une sociologie et une hygiène.* » (Guitton, [*Ce que je crois*](https://www.amazon.fr/Ce-que-crois-Jean-Guitton-ebook/dp/B005SI743K/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1471511460&sr=8-1&keywords=guitton+ce+que+je+crois))

On assiste depuis plusieurs décennies à une attaque en règle sur la *famille*, au sens traditionnel du terme, reposant sur l’union libre d’une femme et d’un homme dans le but de construire un projet de vie commun, et susceptible de donner naissance à des enfants. Le fait que cette attaque soit pleinement consciente dans le chef de ceux qui l’incarnent ne me paraît pas toujours établie. Je pense même qu’une certaine paresse intellectuelle, une insouciante légèreté, voire une méconnaissance de l’ordre naturel des choses et de l’histoire en sont également responsables. Mais, on ne peut ignorer l’action de divers groupes de pression représentant les intérêts de minorités soucieuses de reconnaissance, ni, ne nous voilons pas la face, l’action concertée d’entreprises dont l’intérêt économique est de mettre en valeur des niches de marché correspondant à des choix de vie spécifiques. Bref, les affaires, d’abord… les affaires ! Ce qui ne serait qu’un moindre mal, si de plus en plus d’enfants et de jeunes n’avaient à en subir les conséquences, aujourd’hui indiscutables.

Les femmes et les hommes de ma génération ont suivi cette évolution avec curiosité au départ, circonspection ensuite, n’ayant pas d’autre moyen que l’exemple personnel pour s’y opposer. Le mythe de la liberté individuelle sans limite, comme souvent dans la longue histoire de l’humanité ! Mais aussi, le refus de considérer objectivement les conséquences de ses choix personnels ! Rêve de liberté totale et absence de sens des responsabilités… Un cocktail potentiellement explosif pour la société. N’est-ce pas en effet paradoxal de ne pas vouloir s’engager à deux sur l’horizon de temps sur lequel s’apprécient les conséquences d’un choix initial ?

N’en déplaise aux sots qui défendent toujours la dernière théorie à la mode, ignorant qu’il n’en existe que deux « genres » : les théories qui sont fausses et celles qui sont condamnées à le devenir, si on exclut l’espace des choses intellectuelles, l’égalité des sexes est au mieux… un oxymore ! Il existe objectivement une complémentarité exceptionnelle entre la femme et l’homme. Cette complémentarité est non seulement anatomique ; elle est biologique, psychologique et, peut-être même, spirituelle. Le nier serait faire preuve d’un pauvre sens de l’observation et d’une totale méconnaissance de l’évolution de la société humaine. C’est pourquoi, la relégation actuelle de la famille au niveau d’un simple choix de vie parmi d’autres tout aussi acceptables est le fruit d’une erreur fondamentale de jugement et, sans doute, le signe avant-coureur de changements à venir plus inquiétants encore.

Pour les jeunes qui n’ont pas eu la chance de vivre au sein d’une famille soudée dont les membres cherchaient à progresser de concert et à faire face ensemble aux difficultés imprévisibles auxquelles on est exposé dans la vie, le manque est souvent irrémédiable. Apprendre à accepter l’autre, dans ses qualités comme dans ses défauts ; rechercher les compromis fédérateurs ; se taire et faire preuve de patience en faisant du temps l’allié de toutes les évolutions et révolutions ; et montrer l’exemple en transmettant par ses silences et son comportement les valeurs auxquelles on aimerait que d’autres s’identifient, se découvrent naturellement dans le « laboratoire » que constitue une famille. Se priver de ce laboratoire, qu’il soit « composé » ou « recomposé » autour de deux êtres complémentaires et responsables, c’est miser sur le hasard pour découvrir ce qui constitue l’essence même de la vie : la solidarité, le respect et l’amour de ses semblables.

Peut-on être heureux et mener une vie utile en dehors du cadre de la famille traditionnelle ? La réponse est sans hésitation : oui ! Mais, le chemin risque d’être plus ardu, plus abrupt, plus accidenté. Nul ne peut nier la contribution de la famille à l’histoire de la civilisation. C’est pourquoi il me paraît impérieux de réfléchir sérieusement à ce que seraient les conséquences de son éventuelle relégation aux oubliettes du passé. Pour ce qui me concerne, après avoir observé tant d’espoirs déçus et de désastres psychologiques, la cellule familiale constitue toujours le meilleur environnement – ou, si vous préférez, le moins mauvais ! –, dans lequel peuvent s’épanouir une femme et un homme, et dans lequel peuvent être intelligemment élevés et éduqués des enfants.

Dans [*Les dix suggestions*](https://www.federalreserve.gov/newsevents/speech/bernanke20130602a.htm) qu’il fit aux étudiants de Princeton en juin 2013, Ben Bernanke, le Président de la Réserve Fédérale Américaine (banque centrale), s’exprime en ces termes : « *Ayant vécu un mariage heureux depuis 35 ans, je ne peux imaginer de choix plus important dans la vie que celui d’une compagne de voyage.* » De la part de celui qui était à l’époque l’homme le mieux informé et le plus puissant du monde, une telle observation mérite d’être méditée ! Le fait que, dans la réalité, le choix de la vie en couple ne soit pas toujours parfaitement conscient trahit, une fois encore, un manque d’éducation. Ce qui n’est guère surprenant quand on observe le nombre de parents qui ne se comportent pas eux-mêmes de manière responsable, en déléguant à la société avec une légèreté surprenante le soin d’éduquer leurs enfants, alors qu’ils savent que celle-ci n’a pas pour mission de le faire, et qu’elle ne dispose pas des moyens humains et matériels pour le faire. Cachez cette… hypocrisie que je ne saurais souffrir !

Un être humain n’a principalement que trois qualités : la bonté, le courage et l’intelligence. Dans l’ordre ! Les autres qualités, la modestie, la loyauté, la générosité, l’ambition, la patience… ne sont en fait que des corolaires des trois premières. Ces qualités ne s’acquièrent que par l’imitation, la réflexion, et le travail personnel. Si elles ne sont pas acquises lors du passage à l’âge adulte, un doute existe quant à la possibilité de les développer plus tard. Le rôle d’une famille unie est ici encore essentiel.

« *L’aventure à deux* » exige fondamentalement le respect de l’autre, de son corps, de son esprit et de ses valeurs. Elle exige aussi le respect de son propre corps et la maîtrise de ses passions. Ainsi, on apprend tôt dans la vie que les femmes qui « se donnent » légèrement se… perdent facilement, et que les hommes qui les « possèdent » impudemment se… meurent assurément. « *Le sexe sans l’amour est le point de départ d’un processus de déshumanisation, il est le vrai visage de la mort...* » me rappelait il y a quelque temps un collègue psychanalyste. La concupiscence et le relâchement moral n’ont jamais constitué le chemin du bonheur. La famille est sans doute la plus belle invention des hommes pour donner la vie, pour protéger la liberté et pour établir la vérité de l’amour. Se projeter dans l’avenir requiert le respect de ses racines naturelles et la reconnaissance des mythes et interdits qui protègent la société de ses erreurs passées. La liberté n’existe jamais que dans un espace que délimitent ses contraires. « *Laissez un village vingt ans sans prêtre* – sans autorité morale ? – *on y adorera les bêtes.* » rappelle J.M. Vianney.

La complémentarité de la femme et de l’homme au sein de la famille n’implique pas que leurs rôles soient figés, ni prédéfinis. L’évolution technologique dans le sens d’une dématérialisation croissante des activités de production et de service est favorable à l’épanouissement de chacun dans le cadre d’une relation nouvelle avec le monde professionnel. Demain, les compétences individuelles pourront être mises en valeur dans un espace numérique global dont le seul goulot d’étranglement sera l’accès à l’intelligence. Le défi sera d’acquérir et de développer ses compétences, d’accumuler les expériences, et d’intégrer le réseau d’intelligence et de création mondial que préfigure internet. Une telle perspective est compatible avec la renaissance de la famille en tant que microstructure de création, d’éducation, de formation et de… production de richesse.

Fonder une famille avec l’élu(e) de son choix, en ayant pleinement conscience de ses responsabilités de parents à venir et de la nécessité de développer son projet personnel dans le respect de celui de l’autre, est une décision intelligente et généreuse. Devenir des semeur(euse)s de vies, de libertés, de joies et d’espoirs, à l’optimisme inébranlable, constitue un beau projet. Pour moi, et sans aucun doute : « *La femme est le devenir de l’homme !* » La vie intelligente et libre subsistera sur terre aussi longtemps qu’elles souhaiteront avoir des enfants pour les entourer d’amour, pour leur transférer leur expérience, leur savoir et leurs valeurs !

# La foire aux illusions

 « *Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur.* » (Jean Cocteau)

Pour faire face à l’irréductible incertitude qui caractérise sa vie, et à la radicalité de sa finitude, l’homme se raconte des histoires... Il en raconte également, et continuellement, aux autres. Certaines sont de simples *mensonges* dans l’intention de paraître ou de convaincre. D’autres, prennent la forme de *rumeurs*, généralement destinées à combler le manque d’information auquel il fait face. Les plus élaborées donnent naissance à des *théories*, cherchant à conceptualiser des systèmes complexes dont il souhaite anticiper l’évolution future. Nous vivons dans une véritable « *Foire aux illusions* » où la réalité est constamment niée, altérée, déconstruite, reconstruite, pour devenir enfin acceptable…

Prenons l’exemple de ce qu’on appelle la « réussite », ou le « succès ». Tout le monde sait, bien sûr, qu’il n’y a que trois manières de réussir financièrement : (1) hériter d’un patrimoine conséquent – ou y avoir accès suite à une heureuse union ! –, (2) voler ses semblables – « *Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu’il a été proprement fait.* » rappelle Balzac –, ou (3) travailler plus et/ou mieux que les autres... Dans ce dernier cas, imaginer qu’on est seul responsable de son succès est un leurre. Nous sommes tous porté par l’environnement qui nous a vu naître et qui nous a assisté dans la poursuite et la réalisation de nos objectifs. D’ailleurs, la réussite n’implique pas que le récipiendaire ait les qualités requises pour la consolider et la pérenniser. Elle est toujours éphémère et on apprend généralement au prix fort que dame Fortune est capricieuse !

L’homme n’est pas naturellement généreux. Comme disait Aristote, « *Pour être généreux, mieux vaut être riche.* » Une formule qui s’entend aussi bien au sens matériel que spirituel. Mais, aujourd’hui, il semblerait que cette formule puisse aussi être inversée. La générosité et la charité sont devenues des activités très lucratives. Ainsi, le nombre de fondations charitables – et, plus récemment, de fondations à caractère écologique –, a considérablement crû aux cours de ces dernières années, offrant à leurs fondateurs de belles opportunités de voyager et de vivre confortablement en semant la bonne parole et quelque argent. En réalité, le fait que de telles fondations permettent, dans bien des cas, d’accéder à un statut fiscal avantageux en termes de gestion des investissements et d’affectation des charges opérationnelles, ne fait que renforcer la vocation humanitaire et écologique des politiques, des financiers, et autres dirigeants « retraités », dont la notoriété est inversement proportionnelle à la misère qu’ils soulagent.

Pour toute personne qui a l’intelligence et le courage de l’accepter, l’entreprise constitue un espace de liberté et un laboratoire de vie en commun – de démocratie ? une action, une voix ! –, exceptionnels. C’est le lieu où s’impose l’efficacité, où se forge la valeur économique et le bien-être matériel de tous. Sans entreprises privées, aucun progrès social ni scientifique n’est possible. L’Etat, au sens noble du terme, ne pourrait exister sans les entreprises. Leur survie, leur performance, leur croissance et leur indépendance sont au cœur de la vie et les seuls vecteurs de notre devenir. Pourtant, à ce niveau aussi, illusions et idées fausses abondent (Choffray, [*Des idées fausses et autres illusions en management*](http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/101417)).

Dans ce domaine, les responsables politiques apparaissent souvent bipolaires : ils veulent sauver les entreprises pour… mieux les massacrer ! En réalité, une entreprise ne peut survivre et se développer que si elle protège ses *fonds propres* (les ressources mises à sa disposition par ses actionnaires) et si elle génère une activité opérationnelle croissante, surtout en termes de *rentabilité*. Sans préservation de ses fonds propres elle est vouée à disparaître. Sans croissance, personne n’acceptera de participer à son financement, son développement ne permettant pas de couvrir le coût des ressources qu’il exige. On aboutit ainsi à une situation paradoxale à court terme, où tous les acteurs impliqués, à l’exception des actionnaires peut-être, ont intérêt à la voir disparaître pour maximiser leurs revenus et diminuer leur risque ! Les propriétaires – ou les actionnaires de contrôle –, sont donc toujours seuls, irrémédiablement seuls, face à leurs responsabilités. Personne ne leur vient jamais en aide, si ce n’est pour en profiter ou les évincer ! Dure réalité, bien différente de l’image d’Epinal qu’aimeraient nous en donner les conseilleurs et les profiteurs de tout poil !

Ainsi, l’hypocrisie, l’incompétence et l’idéologie politique, cachent que les entreprises ne sont généralement que des jouets au service de forces qui les dépassent (« *Playthings for bigger forces* »). Seules la globalisation de l’économie et la numérisation de leurs activités, à l’œuvre depuis quelques années, semblent leur avoir apporté un ballon d’oxygène. C’est sans doute pourquoi ces deux évolutions sont aujourd’hui remises en question, les tenants du *statu quo* ayant parfaitement perçu la menace et décidé qu’ils ne seraient pas les premiers, ni les seuls, à en payer le prix. Ainsi, nous assistons à un combat homérique entre d’une part l’évolution technologique, le progrès économique – l’avancée de la démocratie ? – et, d’autre part, les très intéressés défenseurs d’idées fausses et autres détenteurs de « rentes de situation » !

Récemment, c’est dans le domaine monétaire qu’on a pu avoir le sentiment de nager en plein délire ! Il fallait, bien évidemment, venir en aide aux entreprises, notamment financières, qui auraient pu être bousculées par la crise de confiance exceptionnelle à laquelle on a assisté. Mais cette aide, ponctuelle et ciblée, ne devait pas nécessairement prendre la forme du déluge auquel on a assisté au sein du monde occidental. Bien sûr, il est toujours plus facile d’imprimer les résultats souhaités que de les produire par le travail ou par l’innovation. Seuls l’augmentation de la productivité et le renouvellement des activités sont, en l’absence d’une démographie favorable, susceptibles de générer la croissance économique dont dépend notre mode de vie. Cette dernière permet d’atténuer les inégalités et d’offrir aux plus motivés, aux créateurs, aux entrepreneurs et aux investisseurs de nouveaux horizons. Sans croissance, aucune redistribution, aucun progrès, n’est possible ! L’histoire enseigne que les révolutions et les guerres ne sont que des mécanismes d’appropriation et de réaffectation de la richesse. Même si, souvent, elles ne donnent pas les résultats auxquels aspiraient leurs partisans... L’évolution monétaire actuelle n’est pas tenable, et la politique mise en place pour atténuer artificiellement les conséquences de l’évolution technologique ne l’est pas plus.

Dans le domaine scientifique, le progrès n’apparaît habituellement qu’au travers d’expériences qui avaient été décrétées improbables ou impossibles. Il s’accompagne toujours de risques et périls nouveaux, faisant de la recherche un processus dont il est légitime, parfois, de douter de l’utilité. Ici aussi, les modes se suivent et se renouvellent. Toute théorie est condamnée à être invalidée. Ce qui renforce la nécessité et l’urgence de s’interroger sur la dimension éthique des travaux qui touchent au cœur de la vie et proposent d’en altérer le fonctionnement. Ce n’est pas seulement dans les détails que se cache le diable…, mais bien dans ce que l’homme pense savoir, ou ignore qu’il ignore ! Ainsi, on n’a d’autre choix que de renoncer à ses certitudes – à ses chimères ? – pour appréhender la réalité intellectuelle et scientifique.

Le seul moyen de débusquer les illusions auxquelles les individus sont d’autant plus sensibles qu’ils en sont les porteurs, s’appelle : l’éducation. A ce niveau, si l’évolution technologique est favorable à la diffusion des savoirs, on ne peut que déplorer l’incapacité du système actuel à générer les compétences qu’exige l’accélération numérique. Comme en matière monétaire, la « planche à diplômes » semble offrir de plus en plus de parcours sans finalité concrète, ni débouché réel. Pourtant, rien ne remplacera jamais une solide formation conceptuelle et analytique, permettant d’acquérir les moyens intellectuels nécessaires à la résolution des défis qui nous attendent. Dans le réseau global d’expertises qui se met en place sous nos yeux, et dont l’évolution est irréversible, cette formation ne vaudra que si elle est constamment remise à jour et complétée par des expériences de terrain. Les qualités personnelles, telles que la curiosité, l’ambition, l’abnégation et la résistance à la solitude, seront déterminantes. L’avenir appartient à celles et ceux qui auront le courage d’apprendre tout au long de leur vie et développeront les compétences auxquelles d’autres souhaiteront avoir accès au travers du « nuage d’intelligence » que devient Internet.

Dans la sphère politique, l’élection présidentielle américaine de 2016 offre un bel exemple de déni de réalité… On sait dorénavant qu’au « rêve américain » s’opposent plus de soixante millions d’électeurs convaincus que leur pays a perdu sa grandeur (les supporters du slogan… « *Make America great again* »), et un nombre plus important encore qui pensent que le pays est divisé et affaibli (les supporters du slogan… « *Together stronger* »). C’est donc plus de la moitié de la population adulte qui évitent les mots qui permettraient de décrire le problème et, peut-être, de commencer à le résoudre. Entre autres : panne de croissance (stagflation ?), déficience stratégique (militaire ?), défaillance de productivité (sous-investissement ?), attentisme populaire (défiance ?), etc. Bref, de réelles carences que d’autres illusions collectives – notre « Union Européenne » ? – pourraient également cacher !

C’est pourquoi relire [*L’éloge de la folie*](https://www.amazon.com/%C3%89loge-folie-French-Erasme-ebook/dp/B00HGTSDSY/ref%3Dsr_1_5_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1473595223&sr=8-5&keywords=%C3%A9loge+de+la+folie+erasme#nav-subnav) d’Erasme est toujours instructif. On y prend conscience des circonvolutions de la conscience humaine, de l’instabilité des désirs et de l’irrationalité des choix, particulièrement lorsqu’ils sont le fruit d’une dynamique de groupe. Cette « *Foire aux illusions* » donne toujours naissance à une… « foire aux vanités » ! Ainsi, on est toujours surpris et amusé par l’influence qu’a sur le comportement humain la perspective de recevoir une médaille, une décoration, une promotion ou un titre honorifique ; les universitaires n’étant pas les moins touchés par cette maladie orpheline !

# La tyrannie des marchés

« *La grande vertu d’un système économique de marchés libres est qu’il est indifférent à la couleur des gens ; il est indifférent à leur religion ; il s’intéresse seulement à ce qu’ils produisent des choses que d’autres aimeraient acheter. C’est le système le plus efficace qu’on ait découvert pour permettre à des gens qui se détestent, de vivre ensemble et de s’entraider.* » (Milton Friedman)

Il en est des systèmes économiques comme des systèmes politiques, le meilleur d’entre eux est simplement… le moins mauvais ! Dans [*Capitalism and freedom*](https://www.amazon.com/Capitalism-Freedom-Anniversary-Milton-Friedman/dp/0226264211/ref%3Dsr_1_1?ie=UTF8&qid=1471783744&sr=8-1&keywords=capitalism+and+freedom), Milton Friedman rappelle que les marchés constituent le seul rempart à la tendance naturelle qu’a le pouvoir politique à concentrer tous les pouvoirs. Pour remplir leur mission, en dehors du cadre légal en assurant les règles de fonctionnement, les marchés exigent : l’accès à une information de qualité pour tous ; une égalité de traitement dans le cadre de transactions librement consenties ; et un comportement responsable de la part des intervenants. Pour Friedman, les marchés sont les seuls garants de notre liberté.

Mais, au fait, quels sont ces fameux intervenants de marché, ces « spéculateurs » que tant d’esprits obtus cherchent à soumettre à la vindicte populaire et au lynchage public ? A l’analyse, il apparaît que plus de quatre-vingt-cinq pour cent des transactions, tant en volume qu’en valeur, sont le fait d’institutionnels : fonds de retraite, compagnies d’assurance, banques d’investissement, sociétés de placement, fonds monétaires, sociétés patrimoniales et autres *hedge funds*. Bref, des opérateurs dont le seul objectif est de préserver l’*épargne* – c'est-à-dire le *capital* – qui leur a été confié, ou qu’ils ont constitué et développé. Lorsque des responsables politiques, économiques ou syndicaux ciblent les marchés, c’est donc toujours l’épargne qui est visée. Après tout, il n’est pas surprenant que ceux qui ont « *Chanté tout l’été, ne vous déplaise…,* » ne souhaitent pas nécessairement « *Danser maintenant… !* »

A ce jour, la seule leçon de la Grande Récession de 2008 est que les meilleurs « experts » se sont systématiquement trompés. Warren Buffet s’est senti obligé de féliciter et de remercier l’Etat. John Paulson, après avoir profité de la crise des *subprime*, a appris la modestie. George Soros et plusieurs grands *hedge funds* ont fait le choix de la discrétion en remboursant leurs investisseurs. Bill Gross, ancien dirigeant de PIMCO, gestionnaire du plus grand fonds obligataire, a fait son *mea culpa*. Tous reconnaissent avoir beaucoup appris. Mais, comme toujours…, aux frais de leurs investisseurs !

Ces dernières années ont vu naître un courant de protestation qui, bien que non fédéré, n’en est pas moins global : printemps Arabe, émeutes de Londres, mouvement en Israël, au Chili, en Allemagne (« *Fat Cats cars* »), en France (« *Indignez-vous* »), aux Etats-Unis (« *Occupy Wall Street* »), sans oublier la nébuleuse Islamiste, le Brexit et… l’élection surprise de Donald Trump ! Bien que multiples, les causes convergent en un sentiment de malaise face au chômage, à l’inadéquation de l’enseignement, à la corruption (souvent légale) et à l’accroissement insensé des différences de revenu et de richesse, conséquence indirecte des politiques monétaires mises en place. Même l’observation que « *L’Etat n’a plus d’argent !* » – je cite, sans exception, tous les dirigeants des grandes économies – ne semble pas avoir beaucoup influence sur le train de vie de celles et ceux qui sont censés le servir.

Vous l’avez compris, aujourd’hui, Internet aidant, il n’est plus possible de mentir à tout le monde, tout le temps. Ceux qui en ont le courage peuvent acquérir les compétences requises pour comprendre le monde dans lequel nous vivons et identifier les grands défis auxquels il fait face. Tant que des marchés libres existent, chacun de nous peut acheter les actions et/ou les obligations émises par les entreprises privées – ou souscrire à la dette des Etats – qui lui paraissent les plus porteuses d’avenir. La rentabilité à long terme d’un investissement étant fonction de sa rentabilité immédiate et de sa croissance, si le coût du capital (taux d’intérêt) s’accroît dans les années à venir, il faudra inévitablement que ces deux paramètres augmentent, ou que sa valeur (capitalisation boursière pour une entreprise) diminue… Cette accélération de l’information financière bouscule le *statu quo* dans lequel se prélassent les vieilles économies « centralisées » – qu’elles soient de centre-gauche ou de centre-droit ! – et les compromis tacites, souvent incestueux, sur lesquels il repose. C’est donc de plus de compétence, de plus de sens des responsabilités, voire de plus de moralité, dont les marchés semblent exprimer le besoin.

Les dirigeants d’entreprises cotées en bourse surprennent toujours lorsqu’ils évoquent le caractère arbitraire, voire injuste, des marchés à leur égard. Indépendamment du fait que rien n’oblige une entreprise à se faire coter – c’est-à-dire à demander de l’argent à ceux qui en ont économisé –, si elle ne souhaite pas répondre aux demandes des investisseurs en termes de gouvernance et de performance, une telle injustice devrait naturellement les conduire à se porter, personnellement ou au nom de leur entreprise, acheteurs des titres sous-évalués. Ce que, dans la majorité des cas, ils évitent de faire. Dans de telles circonstances, pourquoi les marchés devraient-il respectueusement fermer les yeux ? Soyons clairs, se réfugier derrière le principe selon lequel la vision à long terme doit l’emporter sur la réalité trimestrielle ne convainc plus personne ! « *A long terme, nous sommes tous morts !* » (J.M. Keynes) Opposer performance trimestrielle et ambition finale ne sert généralement que les intérêts de ceux qui, défendant ce point de vue, en vivent toujours confortablement à court terme !

Aujourd’hui, les investisseurs, tant individuels qu’institutionnels, se retrouvent au centre de ce que j’ai appelé « *World Street* ». Ce néologisme décrit l’état actuel des marchés qui, en quelques décennies, sont passés d’un lieu de rencontre physique de l’offre et de la demande d’actifs financiers à un marché totalement électronique et, récemment, à des réseaux de réseaux interconnectés par Internet. Sur cette plate-forme globale, polymorphe dans sa virtualité, une part majoritaire et croissante des transactions est réalisée par des systèmes informatisés (algorithmiques et/ou heuristiques) et porte sur des actifs synthétiques : *Exchange Traded Funds* (ETF), *Exchange traded Notes* (ETN), et autres *Exchange Traded Commodities* (ETC). Une telle évolution ne fait que renforcer le rôle des marchés financiers en tant que bouc émissaire responsable des maux que génèrent l’incompétence et l’irresponsabilité des dirigeants d’entreprises et des gouvernants ! Ce qui est d’autant plus regrettable que, comme le rappelle Montesquieu : « *L’effet naturel du commerce est de porter à la paix.* »

Dans un monde où l’information précède souvent l’événement, la clé du succès est de comprendre, d’anticiper et de gérer les attentes. L’accélération de l’information, la puissance des outils d’analyse, et la complexité des décisions à prendre, notamment en matière de couverture des risques, conduisent à une réalité de marché qui, si elle n’est pas maîtrisée, peut paraître artificielle. Ce sentiment de virtualité n’est donc rien d’autre que la conséquence d’une difficulté à s’adapter à une évolution naissante. Comme toujours, la clé est dans l’acceptation du changement et l’acquisition des connaissances requises. La profonde remise en question à laquelle on assiste dans le secteur bancaire, particulièrement dans les activités d’investissement pour compte propre, illustre la complexité d’une intégration opérationnelle de ces changements.

L'activité d'investissement est une activité professionnelle, exigeant rigueur et détermination. Elle demande de perdre nombre d'illusions sur la politique (et le courage de ses acteurs), sur l'entreprise (et la compétence de ses dirigeants) et sur les hommes (et leurs motivations profondes) ! Les stratégies les plus complexes sont déployées par les institutionnels, dont la performance dépend plus du volume des transactions réalisées et de leur performance immédiate, que de l’intelligence avec laquelle ils anticipent la valorisation des actifs sous-jacents. « *Les grands investisseurs ne sont pas souvent de grands travailleurs* », remarque Jim Rogers dans [*A Gift to My Children*](https://www.amazon.com/Gift-Children-Fathers-Lessons-Investing-ebook/dp/B00OETQOMQ/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1472480619&sr=8-1&keywords=rogers+a+gift+to+my+children). Cet « aveuglement » crée un nombre infini d’opportunités pour celles et ceux qui décident, enfin, de prendre leur avenir financier en main !

L’investisseur étant rémunéré pour corriger les erreurs d’appréciation du marché, il est essentiel de tenir compte du fait que ce dernier, loin de représenter les seules anticipations rationnelles d’une multitude d’opérateurs informés et responsables, pourrait bien refléter leurs craintes, leurs espérances – « *Tout actif financier est un rêve et un espoir* » –, leur incompétence, voire leur volonté d’induire en erreur leurs adversaires. L’homme se distinguant de l’animal par sa capacité de « *Faire semblant de faire semblant…* », il est essentiel de disposer des moyens d’information et d’analyse permettant d’identifier toute situation anormale, ou piège potentiel. Ainsi, sous le « désert » apparent, les marchés offrent une réelle liberté à ceux qui n’hésitent pas à creuser dans les données disponibles et décident de mettre la puissance de cette exceptionnelle plateforme technologique au service de leurs objectifs. Pourquoi pas ? au service du… bien. Alors : [*Investir ou mourir ?*](https://www.amazon.com/Investir-mourir-faut-choisir-French-ebook/dp/B01IW4PPFU/ref%3Dsr_1_1?ie=UTF8&qid=1472484536&sr=8-1&keywords=investir+ou+mourir#nav-subnav) Tant que l’accès à des marchés efficaces sera préservé et que le droit de propriété – le droit de détenir des actifs et de gérer son épargne –, sera assuré, la réponse paraît évidente !

# L’intérêt général

« *La terre est peuplée d’une infinité d’imbéciles, lesquels choisissent dans leur sein quelques-uns d’entre eux pour les conduire, ce qui explique la plupart des tragédies ou « drames nationaux » dont l’histoire des démocraties est jalonnée.* » (Jean Dutourd, [*Le feld maréchal von Bonaparte*](https://www.amazon.fr/feld-mar%C3%A9chal-von-Bonaparte-Consid%C3%A9rations-d%C3%A9cadence-ebook/dp/B00K192VPC/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1471793262&sr=8-1&keywords=le+feld-mar%C3%A9chal+von+bonaparte))

La Grande Récession ne constitue qu’une des facettes de la guerre mondiale que se livrent les puissants depuis la nuit des temps. En fait, le monde est toujours en crise : crises larvées, crises ouvertes, et, malheureusement trop souvent, crises sanglantes. J’en suis arrivé à la conclusion que c’était son état normal ! Pour mettre un terme à l’escalade de la violence, il n’y a pas d’autre choix que d’y renoncer… Tout en préservant, sans doute, les moyens d’une action foudroyante lorsque les possibilités de compromis sont épuisées.

On apprend vite que les nations n’ont que des *intérêts* ; même si plusieurs conflits auxquels nous sommes confrontés aujourd’hui proviennent du fait que certains pensaient agir au nom de *valeurs* qu’ils regardaient comme universelles. Ainsi, je ne suis pas de ceux qui considèrent que la guerre d’Irak ne visait qu’à la satisfaction d’objectifs géostratégiques ou énergétiques purement mercantiles. Me rappelant la genèse du conflit et son déroulement, il est évident que les puissances impliquées étaient autant motivées par le désir de contribuer à une évolution démocratique de cette région du monde, que par la volonté d’imposer leur domination. Le fait que les choses ne se soient pas passées comme prévu, n’implique pas que c’était nécessairement une erreur... Mille facteurs, impossibles à prévoir et encore moins quantifiables, ont contribué au *chaos* actuel. De nombreux événements qui ne se sont pas produits, et qui pourtant étaient parfaitement possibles, auraient pu générer un résultat inverse. La leçon est que plus d’humilité serait sans doute de mise lorsqu’il est question d’induire un pays à la réforme politique alors que sa population n’en perçoit pas la nécessité.

Seuls les sots et les esclaves répondent par « oui » ou par « non » à une question… Il en est de même dans la sphère de la diplomatie et dans le système des relations de pouvoir. Les intentions réelles sont rarement connues, même dans le chef des principaux acteurs. Le « brouillard » qui entoure les conflits en rend toujours la lecture et l’analyse extrêmement complexes. On ne peut généralement en construire une théorie que dans le temps, sur la base des faits indiscutables qui ne seront connus que plus tard. Faire de son mieux en fonction des circonstances, parfois en pactisant avec le diable, constitue souvent la seule stratégie susceptible d’assurer le retour au calme et à la paix. Une telle rupture du « cycle de la violence » demande un effort surhumain. Sans retour à la confiance, rien n’est jamais possible !

L’équilibre des pouvoirs a toujours été la clé de la paix dans la cité et dans le monde – en Europe, en particulier ! Cet équilibre prenant parfois la forme d’un équilibre de la terreur (MAD, « *Mutually Assured Destruction* »), notamment au cours de la guerre froide entre les Etats-Unis et l’Union Soviétique. L’évolution récente, toutefois, révèle plutôt une transformation asymétrique des forces en présence du fait du progrès technologique et de l’accession au développement de nouvelles régions du monde. Qu’on le veuille ou non, la performance économique est, *in fine*, le déterminant de la puissance militaire. Sans elle, la force des nations tend à fondre comme neige au soleil. Et même si certains doutent de la persistance de cette règle à l’heure nucléaire ou biologique, il est raisonnable de l’accepter tant que les hommes ne sombreront pas dans le délire du « mourir vainqueur » !

La *démocratie* est le pire des régimes à l’exclusion… de tous les autres ! Chercher à l’imposer en toutes circonstances est une erreur dans la mesure où la maturité politique sur laquelle elle repose ne se décrète pas. Même dans les pays qualifiés de développés, le système politique auquel elle donne naissance pose de nombreux problèmes. Il apparaît souvent plus comme un moyen de conserver le pouvoir et de défendre le *statu quo*, que comme un mécanisme permettant une alternance pacifique, ou une modulation dans l’exercice du pouvoir respectant l’opinion et les intérêts des autres. L’expérience enseigne que nombre de femmes et d’hommes politiques « chassent » en meute – sous couvert de fidélité aux « idéaux » du parti –, et n’ont généralement d’autre objectif que la défense de leurs intérêts personnels. Pour ce faire, ils « colonisent » les institutions, les organisations et les entreprises dont le contrôle leur est utile. « *La démocratie est en danger dans la vieille Europe. Nous voyons s'avancer tout doucement la justification d'un nouveau régime : une oligarchie.* », écrit Chantal Delsol. C’est pourquoi, pour exister et subsister, la démocratie ne peut être qu’une *éthique* pour la défense de laquelle devraient se mobiliser les intellectuels et les meilleures volontés. Elle ne fonctionne efficacement que si elle repose sur des femmes et des hommes animés par un réel souci d’exemplarité et de probité. Elle exige également d’eux qu’ils aiment suffisamment les autres que pour vouloir les servir, et qu’ils respectent, dans un souci de les améliorer, les institutions qui leur ont été transmises par leurs prédécesseurs.

La généralisation de l’accès à l’information et son accélération rendent l’exercice du pouvoir infiniment plus complexe aujourd’hui. Le mensonge, la menace et la corruption, sur lesquels reposaient traditionnellement les grandes « religions » politiques pour sortir des impasses les plus critiques, sont immédiatement révélés et/ou démentis par les faits. Dans une société « parfaitement » informée, mentir ne paie plus ; menacer fait sourire ; et corrompre tend à se retourner contre celui qui en est à l’origine ! « *Mentir peut certes faciliter la conquête du pouvoir, mais... le mensonge rend par la suite son exercice impossible…*» rappelle Luc Ferry. La politique n’est plus en art… Elle devient une « science » qui exige objectivité et courage pour affronter la réalité de la vie en groupe, ses illusions et ses contradictions, dans le but supérieur d’assurer la cohésion, la paix et la prospérité.

Le socialisme éclairé, le libéralisme débridé et… l’ingénue écologie sont de plus en plus confrontés à la mort de leurs « dieux » respectifs. Les croyances – les illusions ? –, sur lesquelles reposent ces mouvements politiques sont ébranlées par le principe de réalité. [*Que reste-t-il du socialisme ?*](https://www.amazon.com/reste-t-il-socialisme-Questions-contemporaines-French-ebook/dp/B00EE63LFM/ref%3Dsr_1_3?ie=UTF8&qid=1472831042&sr=8-3&keywords=jean+claude+tarondeau) demande Jean-Claude Tarondeau. [*Echec du capitalisme débridé*](https://www.amazon.com/Failure-Laissez-Faire-Capitalism/dp/0986036250/ref%3Dsr_1_3?ie=UTF8&qid=1472830945&sr=8-3&keywords=paul+craig+roberts)répond Paul Craig Roberts et [*Effet de serre : le grand mensonge ?*](https://www.amazon.com/Effet-serre-Mensonge-Andr%C3%A9-Four%C3%A7ans/dp/2020565749/ref%3Dsr_1_12?ie=UTF8&qid=1472831091&sr=8-12&keywords=andr%C3%A9+fourcans) ajoute André Fourçans ! L’Etat moderne, dont le monde n’a jamais eu plus besoin qu’aujourd’hui, n’a de sens que s’il respecte la liberté individuelle, le droit de propriété, l’initiative privée responsable et l’économie de marché. Cette dernière ne tend d’ailleurs vers l’efficience en termes de valorisation et de transfert des actifs sur lesquels elle repose, que si les conditions qui en assurent le bon fonctionnement sont assurées, et au besoin imposées, par un Etat clairvoyant et impartial. Tout en gardant à l’esprit… que : « *Plus il y a d’interdits, plus le peuple s’appauvrit* » (Lao Tseu, [*Tao Tö King*](https://www.amazon.fr/Tao-King-Petite-Collection-109-ebook/dp/B005OKPGNM/ref%3Dsr_1_4_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1472887261&sr=8-4&keywords=lao+tseu+tao+to+king)). Seule la recherche obstinée de compromis raisonnables et d’équilibres intelligents entre les hommes et les sociétés est susceptible de générer la croissance économique sans laquelle la régression sociale, l’explosion de la misère, et la montée de l’agressivité sont certaines.

L’alternative, comme l’a montré René Girard ([*Des choses cachées depuis la fondation du monde*](https://www.amazon.com/choses-cach%C3%A9es-depuis-fondation-fran%C3%A7ais-ebook/dp/B006P67XP8/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1473605814&sr=8-1&keywords=ren%C3%A9+girard+des+choses+cach%C3%A9es+depuis+la+fondation#nav-subnav)), est de laisser libre cours à la rivalité mimétique et à l’escalade aux extrêmes, qui aboutissent toujours à un conflit généralisé. A son paroxysme, la fascination passe de l’objet aux acteurs impliqués et le « tous contre tous » se transforme en « tous contre un » générant une victime arbitraire qui focalise sur elle toute la violence : le bouc émissaire ! Son sacrifice libère chacun de la violence dont il était possédé. C’est le miracle de la paix retrouvée. La victime devient alors sacrée, portant en elle la capacité de déchaîner la crise comme de ramener la paix ! La puissance explicative de cette théorie du comportement des sociétés est remarquable. Même si je pense que les victimes ne sont pas toujours, ni nécessairement, innocentes !

Une fois encore, l’évolution technologique va bouleverser dans les années à venir la manière dont se conçoit et s’exerce le pouvoir. De sérieuses remises en question sont inévitables. Elles ébranleront le déroulement de la « carrière » politique – le « business » politique est-on parfois tenté de dire – comme elles transforment actuellement les professions d’enseignant, de banquier, de chauffeur, de restaurateur, de médecin ou de notaire. Toute stratégie consistant à gagner du temps ne fera que rendre le changement plus inéluctable, plus radical, et plus douloureux encore. Le progrès de la démocratie est à ce prix.

La remise en question des principes sur lesquels repose l’humanité a toujours constitué le signe de grandes mutations à venir. Renoncer à la violence, à l’anéantissement de l’autre et, plus encore, à la destruction de l’humanité, en constituent les principaux traits. Il n’y a d’autre issue que la reconnaissance de notre destin commun, et l’acceptation du droit à la différence, dans la recherche d’un mode de développement respectueux de la dignité humaine et des particularités culturelles. L’ampleur des changements à venir se retrouve déjà dans certains traits de la campagne présidentielle américaine de 2016 : le dysfonctionnement des partis qui ne parviennent plus à générer de candidats crédibles ; la mise à nu, jusqu’à l’écœurement, des personnalités retenues ; la vacuité des programmes proposés qui ignorent l’ampleur des défis à relever ; l’avalanche d’approximations et autres contre-vérités par *tweets* interposés ; et l’inquiétude quant à la capacité physique et psychique des candidats à exercer les responsabilités qui les attendent.

« *Cela devient difficile de ne jamais tenir compte des peuples.* » dit récemment Wolfgang Schäuble ! A l’heure des défis planétaires, « *L’intérêt général* » ne peut plus se confondre avec l’intérêt d’une simple majorité, qui plus est souvent de circonstance ou de connivence. C’est devenu, de par la puissance des moyens militaires et technologiques en jeu, l’intérêt de tous. Même si on sait qu’on obtient généralement l’inverse de ce pour quoi on a voté, la prise en considération du plus grand nombre dans la formulation d’une politique mobilisatrice invite à se poser la question de ce que nous ne voulons absolument pas être…, de ce que nous ne voulons absolument pas devenir... Les guerres subies sont toujours le résultat d’un effondrement intellectuel ou moral ! La définition d’une politique « acceptable », comme étant le lieu de convergence de l’inverse de ses contraires, ouvre des perspectives en termes de dialogue, d’échange, et de compromis entre pays ayant des visions et des passés divergents. C’est de notre capacité à trouver et à maintenir de tels équilibres entre « possibles collectifs » que dépendra l’avenir du monde.

# Non ! Merci

« *Dans un système capitaliste, l’homme exploite l’homme. Dans un système communiste, c’est juste l’inverse.* » (John Kenneth Galbraith)

Vivre, c’est avoir un *projet*. Et, avoir un projet, c’est renoncer à tous les autres ! C’est apprendre à penser et à dire : « *Non ! Merci.* »

Pour un grand nombre de personnes, la vie est une succession d’occasions et d’occasions d’être manquées. La pression sociale, les contraintes professionnelles et, parfois, la préservation de la paix familiale, conduisent à se renier, à reporter, à abandonner une parcelle de sa liberté sur l’autel des petites compromissions. De toutes les expressions, « *Non ! Merci.* » est sans doute une des plus difficiles à prononcer. Elle implique un double choix : de ne pas renoncer au rêve d’être celle ou celui qu’on a choisi d’être ; et, de l’exprimer avec doigté, dans le respect de ceux qui vous offrent une opportunité à laquelle ils n’ont parfois pas eux-mêmes accès.

On ne progresse dans la vie qu’au fil de ses renoncements. Comme évoqué précédemment, il est essentiel de savoir ce qu’on ne veut pas faire, ce qu’on ne veut pas être, ce qu’on ne veut pas devenir. Le fait que d’autres cherchent – aient intérêt ? – à vous envoyer dans une voie qui ne vous convient pas ne doit jamais l’emporter sur la nécessité de vous concentrer sur votre projet personnel, sur la vision que vous avez de votre propre avenir. Savoir dire « *Non ! Merci.* » quand tout le monde aimerait vous entendre dire « Oui ! Bien sûr. » demande une force de caractère peu commune, un courage exceptionnel. Mais, c’est le prix de la liberté, du progrès et de la chance que vous avez de vous réaliser.

On découvre tous dans le temps l’existence d’êtres malfaisants, de profiteurs, et de voleurs, qui n’ont d’autre objectif que de prendre le contrôle de la vie des autres, de profiter de leurs faiblesses, voire de leur bonté. Eux-mêmes ont généralement le plus grand mal à organiser leur vie et à lui donner un sens. Les moyens déployés pour atteindre leur but de sujétion sont vieux comme le monde : promesses, menaces, corruption ! Même s’il suffit de bien peu d’expérience pour comprendre que les promesses n’engagent jamais que les sots qui y croient ; que les menaces n’affectent jamais que les lâches et les pleutres ; et, que la corruption n’a jamais aucune capacité d’influence, si ce n’est sur les… êtres corrompus !

Le matraquage médiatique auquel nous sommes soumis aujourd’hui – particulièrement les plus jeunes –, ainsi que l’adoption de formes de communication particulièrement intruses, provoquent des dissonances cognitives susceptibles d’altérer le jugement et d’induire des changements comportementaux. Nous sommes entrés dans une ère de manipulation des foules à grande échelle, même s’il n’est pas certain que ceux qui en sont à l’origine en soient toujours conscients ; ce qui rend cette évolution d’autant plus pernicieuse et dangereuse ! « *From a military and law enforcement perspective, violent videogames are “murder simulators” that train kids to kill.* » écrit Dave Grossman. Pour les jeunes qui forment notre devenir, le risque est particulièrement grand. A force d’être nourris d’histoires et d’images de mondes irréels, de crimes, de viols, de comportements déviants et, parfois même, inhumains, on est en droit de s’interroger sur ce que sera demain leur degré de tolérance à la violence, à la cruauté et leur sens du discernement. Quelle sera également leur volonté d’implication dans le développement d’un monde meilleur, en paix avec lui-même, plus équitable et plus sensible à la détresse dans laquelle nombre de personnes se trouvent plongées, souvent sans autre cause que le hasard de l’existence.

On ne possède réellement que ce dont on n’a pas besoin, ce dont on n’a pas envie... Apprendre à *renoncer* intelligemment au superflu, aux biens matériels redondants qui encombrent la vie plus qu’ils ne la simplifient ou ne l’embellissent, est un premier pas vers une vie heureuse. S’il est vrai qu’un minimum de confort est nécessaire à une existence agréable, il est sans doute plus vrai encore que, plus on possède, moins on se possède ! La vie se passe dans la crainte de perdre ce qu’on a ; dans le souci de ne pas le transmettre à ceux qui ont démérité ; dans l’obligation de rendre des comptes à ceux que la jalousie attise ou qui n’ont d’autre objectif que de s’approprier le bien d’autrui. Trouver un équilibre intelligent à ce niveau est toujours difficile, mais mérite qu’on s’y attarde.

 Apprendre à imposer ses choix personnels face aux formes de vie que d’autres voudraient nous imposer est particulièrement important lorsque l’existence, elle-même, est menacée. Je pense aux ravages que causent la drogue, l’alcool, une sexualité dépravée ou même la… gloutonnerie ! Dire « Non ! » quand d’autres disent « Oui… » devient vital. Eviter de se retrouver confronté à de tels choix constitue d’ailleurs une stratégie intelligente et gagnante. Mais, si par la force des choses on y est obligé, seules la fermeté de caractère et la confiance en soi doivent prévaloir.

Un être humain ne devient jamais que l’inverse de ce qu’il décide de ne pas être. « Vie » et « liberté » sont synonymes et ne peuvent se définir qu’à l’intérieur de bornes qu’on accepte, et même qu’on souhaite, pour la simple raison que, sans limites, tant la vie que la liberté ne peuvent se concevoir, ni subsister. Ensuite, on peut toujours s’arracher au fini par la pensée, par un retrait, par une épuration. Se construire suppose de se découvrir, de se connaître, et d’accepter ses limites pour plonger dans le flot de la vie avec foi en la justesse de son jugement et confiance en la pertinence du rôle et des responsabilités qui nous échoient.

Plus que de *vouloir*, la clé est sans doute de *valoir* ce que pourraient nous réserver les choix libres et responsables que nous effectuons. Lorsqu’on arrive à s’oublier, on s’ouvre aux autres et aux heureux hasards que l’existence n’a de cesse de nous offrir. L’art de renoncer fait de l’être humain un maître du temps et des choses. Les opportunités arrivent, surprenantes, imprévues, impossibles, et tissent la trame d’une existence particulièrement riche et utile. Une telle maitrise de sa vie ne peut se concevoir sans le respect de celle des autres. Tant qu’ils n’affectent pas l’essence d’une trajectoire personnelle, les choix des autres doivent être respectés. La complémentarité des projets individuels constitue le socle des ambitions les plus grandes. Visions, intérêts personnels et projets collectifs se mêlent en une aventure qui dépasse chacun des acteurs concernés. L’émotion triomphante qui en résulte vient à bout des résistances les plus farouches. S’il n’est pas assuré, le succès est à portée de main !

Bien sûr, la fermeté dans l’action ne fait pas plaisir à ceux qui ne savent pas où ils vont, ni à ceux qui comptent sur les autres pour construire leur devenir. Ne pas attendre de cadeaux est le meilleur moyen d’en recevoir parfois de petits… La confiance dans la poursuite d’un dessein généreux et utile vaut assurance de résultat. Rien ne peut être opposé à la volonté d’une femme ou d’un homme certains de l’altérité de leurs choix. A l’opposé, le manque de conviction, l’absence de vision ou le repli sur soi, qui souvent conduisent à répondre « Oui ! Bien sûr… » sous la pression des événements, ou sur l’insistance de ceux qui cherchent à s’approprier l’intelligence, la créativité et le temps des autres, conduisent inexorablement à l’*enfer* des occasions manquées et des regrets inapaisables. Entre le risque de décevoir et celui de rater sa vie, le choix est pourtant évident !

On n’a qu’une vie ! Elle commence le jour où on en prend, enfin, conscience. La réussir suppose d’en tenir assurément les rênes. Personne ne peut anticiper le nombre et la complexité des écueils à venir, mais chacun peut décider d’éviter ceux que nous réservent des êtres sans scrupule, sans foi ni loi, et dont le seul objectif est de réduire leurs semblables au statut de « jouets » destinés à satisfaire leurs passions. Apprendre à dire « *Non ! Merci.*» ou subir la volonté des autres et la médiocrité des choix qu’ils cherchent parfois à nous imposer est donc une question de vie ou de… mort. C’est la vraie question !

# Une chance d’être

« *La mort de Dieu menace l’homme de mort.* » (Jean Guitton)

Il faudrait être sot, ou inculte, pour nier le rôle déterminant des grandes spiritualités dans la formation et l’organisation des nations, particulièrement Européennes. On oublie souvent que le principe de laïcité lui-même, sur lequel repose la démocratie, et qui semble soumis à rude épreuve aujourd’hui, n’a pu naître qu’à l’abri de la tradition judéo-chrétienne. Cette doctrine, plus que toute autre, rejette ce que l’on appelle le fidéisme, c’est-à-dire la volonté de croire contre la raison. Ainsi, *Credo quia absurdum* (je crois parce que c’est absurde) ne correspond en rien à l’essence du catholicisme qui, au contraire, repose entièrement sur [*Le caractère raisonnable de la foi en Dieu*](http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2012/documents/hf_ben-xvi_aud_20121121.html)*.*

Pourtant, comme le notent W. & A. Durant dans [*The lessons of history*](https://www.amazon.com/Lessons-History-Will-Durant-ebook/dp/B008GUIEYU/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1472992611&sr=8-1&keywords=durant+the+lessons+of+history#nav-subnav), Dieu… n’existe pas ! En ce sens que vous ne trouverez sur terre aucune preuve matérielle indiscutable de son existence. La question du *sens* de la vie est donc nécessairement ailleurs. Pourquoi l’être humain se sent il traversé par un désir d’être, d’aimer et de donner qui le dépasse, et que d’aucuns appellent [*Le désir de Dieu*](http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2012/documents/hf_ben-xvi_aud_20121107.html) ? Pourquoi, devant la beauté et la générosité de la nature, est-il parfois saisi par l’envie de remercier ce qui – Celui qui – pourrait en être à l’origine ? Se pourrait-il que « soit » une sagesse, une intelligence, supérieure – un « *Pur esprit, plénitude infinie d’être, de conscience et d’amour* » ([saint Augustin](https://www.amazon.fr/Confessions-Saint-Augustin-Int%C3%A9grale-Livre-13-ebook/dp/B00B6RBZRI/ref%3Dsr_1_2_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1483454626&sr=8-2&keywords=augustin+confessions)) –, inspirant les hommes et les invitant à le rejoindre dans l’amour de leurs semblables et dans la réalisation de son dessein de création d’une cité parfaite ? Cet « Autre » serait « *Celui qui est* » et, qui par le seul effet de sa volonté, de sa bonté et de sa miséricorde, insuffle la vie. Il ne pourrait donc « exister » au sens commun du terme, dans la mesure où cette existence constituerait une entrave à la liberté des hommes de souhaiter le rejoindre.

Même s’il préfère éviter la question, le monde scientifique, dans sa majorité, n’est pas très réceptif à l’idée qu’un tel Autre puisse « être ». Pourtant tout esprit curieux butte sur la double impossibilité du hasard et de l’évolution. Il ne faut pas être expert en théorie des probabilités pour prendre conscience de l’impossibilité mathématique de l’infinité d’évènements infiniment invraisemblables aboutissant aux êtres et aux choses qui forment notre quotidien ! D’un autre côté, aucun ensemble de modèles de l’évolution ne peut donner naissance à une entropie croissante et à l’infinie reproduction dans la diversité de la vie terrestre et cosmique. Double impasse, donc ! ayant conduit certains à prouver par une série de syllogismes la nécessité d’une Volonté, d’une Cause première, intelligente (Thomas Pègues, [*Initiation Thomiste*](https://www.amazon.com/Initiation-Thomiste-Classic-Reprint-French/dp/1332495672/ref%3Dsr_1_2?ie=UTF8&qid=1479631708&sr=8-2&keywords=pegues+initiation+thomiste)).

 Au cours de ma vie, il m’est rarement arrivé d’avoir une conversation avec une personne intelligente sans qu’elle ne conduise à aborder la seule certitude que nous ayons tous : la mort et sa suite logique, tant physique que métaphysique ! La finitude de la vie humaine est un fait. Son éventuel prolongement médical n’en rend la prise de conscience que plus douloureuse encore. Pourtant, comme l’observe dans toutes les traditions spirituelles l’académicien François Cheng ([*De l’âme : Sept lettres à une amie*](https://www.amazon.com/l%C3%A2me-Sept-lettres-SPIRITUALITE-French-ebook/dp/B01N0D4UPK/ref%3Dsr_1_1?ie=UTF8&qid=1483437507&sr=8-1&keywords=cheng+de+l%27ame)), alors que le *corps* connaît la déchéance et l’*esprit* la déficience, l’*âme* – « *Cette entité en nous qui anime notre corps par son vouloir-vivre et son désir d’être* » – incarne l’essence de la dignité humaine. Pour lui, le temps est sans doute venu de réhabiliter… l’âme !

Il y a trois sortes de personnes, écrit Pascal : « *Les uns qui servent Dieu, l’ayant trouvé ; les autres qui s’emploient à le chercher, ne l’ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l’avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.* » Si j’en juge par ce que j’ai observé, entendu et lu, la position des athées semble être la plus inconfortable. Leur certitude, parfois accompagnée d’arrogance, ne respecte pas plus le principe de réalité que la certitude inverse. Comme le note Jean Guitton dans [*Ce que je crois*](https://www.amazon.com/Ce-que-je-crois-French-ebook/dp/B005SI743K/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1472998343&sr=8-1&keywords=guitton+ce+que+je+crois#nav-subnav), le déni de croyance est souvent une tentative visant à repousser une rencontre perçue comme potentiellement problématique avec l’Autre. La prise de conscience qu’Il « pourrait savoir » ruine tout espoir d’autosuffisance et conduit à être rongé par le doute et la culpabilité. « *L’univers radical de l’athée…, n’est que l’univers gris de la terreur égalitaire et de la tyrannie* » écrit Zizek dans [*Bienvenue dans le désert du réel*](https://www.amazon.fr/Bienvenue-dans-d%C3%A9sert-du-r%C3%A9el/dp/2082105148/ref%3Dsr_1_1?ie=UTF8&qid=1472999048&sr=8-1&keywords=zizek+bienvenue+dans+le+d%C3%A9sert+du+r%C3%A9el).

Alors que je ne l’ai moi-même jamais posée, la question qui m’a le plus souvent été soumise dans le cadre de conversations amicales est sans doute : « Y croyez-vous ? » Ma réponse a toujours été invariablement la même : « Si je croyais en Dieu, je ne serais pas là ! J’aurais déjà tout abandonné et consacrerais ma vie à faire le bien… » Je ne peux donc me définir que comme un homme qui s’interroge sincèrement, cherche à ne pas (trop) mal agir, et essaie de respecter – d’aimer ? – ses semblables. Ainsi, et malgré toutes ses faiblesses et ses travers, mon inclination personnelle est de croire en l’homme parce qu’il est… « *Capable de Dieu* » ! Il est capable de… justice. Il est capable de… paix. Il est capable d’… amour. Il est capable de… pardon. Surtout, il est capable de… charité. Georges Bernanos avait raison : « *L'espérance est une détermination héroïque de l'âme. Sa plus haute forme est le désespoir surmonté* » ? Si Dieu n’est pas, toutefois, j’aurai décidément lu et rencontré beaucoup d’hommes intelligents qui étaient « fous ». Et beaucoup de pauvres égarés qui, en définitive, n’avaient pas tort !

Il m’est arrivé d’être touché par le raisonnement tenu par certains au cours de la période de profond trouble moral que nous traversons. Jean d’Ormesson tient un raisonnement qui surprend par sa franchise et par sa cohérence, quand il écrit dans [*Un jour je m'en irai, sans en avoir tout dit*](https://www.amazon.fr/Jour-irai-sans-avoir-tout-ebook/dp/B00DNIXTS6/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1473000766&sr=8-1&keywords=d%27ormesson+un+jour+je+m%27en+irai): « *Il n’est pas exclu, je suis si faible et si bête, que je me sois trompé et que vous n’existiez pas. Parce que mon rêve aura été beau et qu’il m’aura empêché de sombrer dans l’absurde et dans le désespoir, parce que, légende ou réalité, vous m’aurez fait vivre un peu au-dessus de ma bassesse inutile, je n’en bénirai pas moins votre grand et saint nom.* » Mieux, et plus élégant encore, que le pari de Pascal !

En réalité, pour le modeste universitaire que je suis, la question n’est pas de savoir si une sagesse et/ou une intelligence supérieure nous a insufflé la vie, nous invite à nous comporter de manière responsable et à nous aimer les uns les autres, mais bien d’accepter qu’une telle sagesse, une telle intelligence, puisse « être » pour celles et ceux qui le croient sincèrement et dont la vie cherche à en être le reflet. Donner « *Une chance d’être* » à l’Autre équivaut donc à le rendre présent dans la vie de tous les jours. « *La perversion de la volonté qui se détourne de Dieu* » comme l’écrit Augustin dans [*Les Confessions*](https://www.amazon.fr/Confessions-Saint-Augustin-Int%C3%A9grale-Livre-13-ebook/dp/B00B6RBZRI/ref%3Dsr_1_2_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1483454626&sr=8-2&keywords=augustin+confessions) prend alors tout son sens. L’homme souhaite-il réellement et sincèrement que Dieu soit ? Si la réponse est affirmative, la conséquence est immédiate et limpide : « Il existe. Il change la vie ! »

A l’analyse, l’humanité est seule responsable des misères auxquelles elle est exposée. Le plus souvent, parce qu’elle en est la cause directe. Dans les autres cas, parce qu’elle refuse hypocritement d’en partager, ou d’en atténuer, les conséquences pour ceux qui les subissent. Personnellement, je ne me sens pas suffisamment « coupable » que pour rejeter toute possibilité de devoir rendre des comptes à plus sage et à plus intelligent. Après tout, ne sommes-nous pas déjà jugés de notre vivant par nos proches : famille, amis, ennemis, collègues et étudiants ? Dans l’Egypte ancienne, rappelle Bossuet dans son [*Discours sur l’histoire universelle*](https://www.amazon.fr/Discours-lhistoire-universelle-Jacques-B%C3%A9nigne-Bossuet-ebook/dp/B005R5J5O0/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_1?ie=UTF8&qid=1473002705&sr=8-1&keywords=bossuet+discours+sur+l%27histoire), aussitôt qu’un homme était mort, on l’amenait en jugement. « *Si l’accusateur public prouvait que la conduite du mort avait été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Ainsi, chacun, touché de l’exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille…* »

« … *Je ne comprends pas tout ce que je suis ! L’esprit est trop étroit pour se contenir lui-même.* » écrit encore saint Augustin. L’absence de preuves ne constitue pas une… preuve d’absence ! Souvent, l’histoire a même montré qu’elle était la preuve ultime de la réalité. Rien sur terre ne prouve avec certitude que Dieu n’est pas. La détermination avec laquelle certains refusent la perspective de devoir rendre des comptes sur ce qu’ils cachent par tous les moyens témoigne plutôt en leur défaveur. Après tout, ne sont-ils pas parfaitement rationnels ? Et, si certains se sentent accompagnés et soutenus face à l’incertitude à laquelle les condamne leur condition humaine, pourquoi leur en vouloir ? Pourquoi les assassiner comme c’est parfois le cas aujourd’hui ?

Finalement, la « théorie de la vie » que propose la tradition judéo-chrétienne est si invraisemblable – si impossible ! –, mais également si porteuse de comportements favorables à l’équité, à l’harmonie et à la paix, qu’elle n’en devient que plus plausible. Parlant de l’Eglise, Jean Guitton écrit : « *Sans l’Eglise, et je dis l’Eglise des pauvres diables, l’Eglise des pauvres évêques et des pauvres curés, l’Eglise institution, l’Eglise tradition, la vieille Eglise toute défigurée par ses rites, la mère aux yeux malades, je ne serais pas ce que je suis. Les reproches que je puis faire avec raison ne sont rien à côté des bienfaits, ils ne sont pas du même ordre.* » Mais…, les êtres humains étant menteurs et hypocrites, on est malheureusement souvent tenté de ne pas les croire, alors même qu’ils pourraient dire la vérité !

Mon sentiment personnel est que parmi toutes les *croyances* des hommes – scientifiques, politiques, économiques, philosophiques, religieuses… – l’existence de Dieu est loin d’être la plus idiote, la plus critiquable, ou la plus surprenante. La tradition judéo-chrétienne, particulièrement, dont l’essence de la doctrine apparaît dans les livres de l’Ecriture-Sainte, offre un espace de liberté exceptionnel à l’homme conscient de sa condition et responsable de ses actes. Elle constitue une menace permanente pour les « puissants » qui cherchent à l’asservir et à en diriger la vie ; ce qui en explique la détestation ! Pour ma part, je n’hésite donc pas pour accorder à l’Autre « *Une chance d’être* » ! Entre « L’absurdité et le mystère» et entre « Le désespoir et l’espérance », le choix me paraît simple. Et, s’Il « était » véritablement – ce qui ne peut être exclu en l’état actuel des connaissances ! –, je ne m’attendrais absolument pas à Le rencontrer dans la vie réelle. Le respect de notre liberté suppose en effet qu’Il n’agisse que par ses silences, ses absences, et qu’au travers de miséricordieuses fulgurances, invraisemblances et impossibilités !

# Le secret du silence

« *La science a fait de nous des dieux, avant même que nous ne méritions d’être des hommes.* » (Jean Rostand)

L’action naît de la réflexion, et la réflexion naît du *silence* ! Décider, c’est anticiper la réalité à venir en accordant au présent le droit à l’erreur, au mensonge… C’est avoir suffisamment de force de caractère que pour accepter d’être asynchrone par rapport à l’air du temps, par rapport à l’analyse des autres, par rapport à leurs illusions, à leurs attentes et à leurs espoirs. Décider, c’est être sûr de ne pas se tromper quand tout suggère l’inverse ! C’est miser sur le temps pour changer le cours des choses, les mentalités, la réalité. Surtout, c’est pratiquer intelligemment l’art d’attendre dans le silence pour se préparer à l’action !

Soyons modeste ! De nombreux choix sont, en partie au moins, inconscients ou imposés par les circonstances. Leurs conséquences sont le plus souvent imprévisibles. A l’origine, on ne choisit ni sa famille, ni son pays, ni la culture dans laquelle on baignera. Le temps passant, chacun prend conscience de cette infinité de petites choses imprévues, improbables, impossibles qui façonnent la vie, l’esprit et ? le destin. Revenir en arrière est impossible, et, sans doute, non souhaitable. Mais, « renaître » à la vie est une option toujours ouverte. Avoir des regrets, c’est perdre son temps deux fois ! On a toujours droit à une seconde chance… Rien n’est jamais joué, tant que tout n’est pas joué !

Il est souvent utile de s’interroger sur la pertinence des choix qu’on pense avoir pris librement, à la lumière de ce qu’on a observé et appris. Pour moi, par exemple, cela avait-il du sens d’étudier l’économie et la gestion ? Etait-ce intelligent de se plonger dans des études doctorales aux Etats-Unis, ou ailleurs, quand d’autres entrent dans la vie professionnelle et cherchent à profiter de leur liberté ? Etait-il raisonnable de passer tant de temps à lire, à étudier et à réfléchir à ce qu’est réellement la vie pour, de toute façon, aboutir au même résultat que tous les autres : reconnaître son *impuissance*, quelle que soit la dimension considérée, et devoir apprendre à vivre et à agir dans la plus totale *incertitude* ?

On ne choisit pas ses études secondaires. Les parents, à partir de leur lecture de la personnalité d’un adolescent, cherchent généralement la voie qui sera professionnellement la moins pénalisante. S’ils ont eux-mêmes fait des études et lu quelques bons ouvrages, ils savent qu’il est essentiel d’aiguiser la curiosité des jeunes en les exposant principalement aux disciplines fondatrices, car le métier qu’ils exerceront pourrait bien ne pas exister aujourd’hui... Ce qu’on appelait à mon époque les « Humanités » correspond finalement assez bien à ce que j’aurais jugé utile de faire, si j’avais su ce que je sais aujourd’hui : maîtrise de la langue maternelle, découverte des diverses facettes du monde des sciences et des mathématiques, insertion dans un contexte historique et géographique, découverte de la littérature et des grands courants d’idées. Si j’ajoute à cela le sens des responsabilités et l’écoute des autres, auxquels les professeurs – dont plusieurs avaient fait don de leur vie pour réaliser leur vocation –, nous sensibilisaient, ce serait faire preuve d’ingratitude et d’irrespect que de ne pas les remercier.

La découverte du monde universitaire constitue le premier défi majeur auquel un jeune adulte est confronté. La solution de facilité, qui conduit à en finir au plus vite et au moindre effort, est toujours tentante. Mais, les rêves sont vifs. L’envie de briller dans une discipline scientifique est réelle. Pourquoi ne pas essayer médecine, physique, mathématiques, ou, aujourd’hui, informatique et science de gestion, au risque de rétrograder vers des domaines plus « récréatifs » en cas d’échec ? Cette stratégie est raisonnable, même si renoncer à se dépasser quand on a dix-huit ans est déjà, à bien des égards, accepter l’échec. J’ai toujours considéré qu’il suffisait de faire de son mieux, de ne jamais se décourager et, surtout, de ne pas écouter les sots, pour découvrir ses limites et les dépasser. A l’époque, les Golden Sixties, les grandes entreprises qui ne manquaient pas d’ambition, accueillaient à bras ouverts les meilleurs étudiants et prenaient d’ailleurs l’initiative de les contacter sur la base de leur classement. L’administration des affaires me tentait. La complexité des problèmes auxquels on était confronté dans ce domaine, de même que le degré de formalisme des solutions à mettre en place dans les champs de la finance, de l’investissement et de la production – l’informatique et le marketing n’existaient pas alors en tant que disciplines ! – auguraient de développements intéressants. Quarante-cinq ans plus tard, le diagnostic est intact.

Le choix de poursuivre des études doctorales à l’étranger, et particulièrement dans une grande université américaine, est autrement plus difficile. Le risque de ne pas arriver à financer son projet, ou de ne pas atteindre l’objectif, est réel. A l’expérience, si on exclut les problèmes d’adaptation à une autre langue, ce qui surprend le plus dans l’environnement anglo-saxon, c’est la qualité des étudiants qu’il attire, leur capacité de travail et l’humilité avec laquelle ils n’ont d’autre choix que de recommencer « à zéro » dans les disciplines de base ou de prouver qu’ils en ont une parfaite maîtrise. L’obtention d’un doctorat dans une grande université est d’abord une leçon de modestie. C’est aussi une leçon de travail, de ténacité et de sens du résultat. Nombreux sont ceux qui en ressortent avec un « Master de consolation » ! Pour ce qui me concerne, mon seul regret est peut-être de ne pas être resté au Massachusetts Institute of Technology quelques mois de plus, pour suivre à mon rythme, en dehors de toute contrainte, des cours qui déjà à l’époque dessinaient notre devenir.

Après tant de travail, fallait-il se consacrer à la recherche et à l’enseignement ? Passer par ce pays exceptionnel, au plan historique, littéraire et culturel, qu’est la France ? Je ne l’ai jamais regretté et, aujourd’hui, me rends compte du privilège qui a été le mien de faire ces choix. Les grandes écoles et l’université forment un environnement de travail particulièrement favorable à la créativité et à l’initiative. On ne chérit pas suffisamment la *liberté académique* qui place chacun devant ses responsabilités d’éducateur des « meilleurs esprits », dans la respectueuse indifférence de ses collègues… J’en ai toujours été conscient et ai apprécié chaque minute passée avec mes étudiants et mes collègues les plus créatifs. Les universitaires sont généralement d’honnêtes gens, qui bien que parfois politiquement « marqués », font de leur mieux pour mériter leur privilège d’être payés pour ne rien faire : lire, penser, enseigner, évaluer, écrire, et… critiquer !

Mon implication dans la « vie réelle », par le truchement des entreprises à la création et au développement desquelles j’ai été associé, m’amène à plus de prudence. Ai-je eu raison de leur consacrer le temps et l’attention que je leur ai réservés ? La réponse est, sans doute, oui ! Mais, le monde de l’entreprise est très éloigné du monde universitaire, où la solitude est la norme du travail en groupe ! La direction d’une entreprise exige souvent de… mentir, de promettre, de menacer, parfois de corrompre, pour atteindre le niveau de performance sans lequel elle n’existerait pas. Bref, de faire l’inverse de ce qu’on estime devoir faire, et pour lequel je n’étais pas préparé. Ainsi, il me fallut beaucoup de temps pour comprendre, et accepter, que ceux qui nous dirigent et se complaisent dans le faux confort du *statu quo* étaient toujours les ennemis les plus farouches de ceux qui « osent oser ». Il me coûta également de découvrir que les hommes, s’ils n’ont de solides références morales, trahissent toujours. Seuls les différencient le délai et l’élégance – parfois aussi le remords – avec lesquels ils renoncent à leur parole. J’en ai payé le prix, très significatif à l’échelle de la rémunération d’un universitaire, mais ne le regrette pas. De ma position privilégiée d’éminence grise, j’ai beaucoup observé, compris, appris, et, finalement, ai pu décider, en toute connaissance de cause, que je n’avais pas les « qualités » pour diriger les hommes…

[*Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*](https://www.amazon.fr/dirai-malgr%C3%A9-tout-cette-belle-ebook/dp/B018W4803O/ref%3Dsr_1_1_twi_kin_2?ie=UTF8&qid=1473663384&sr=8-1&keywords=d%27ormesson++cette+vie+fut+belle) (Jean d’Ormesson). Ma décision la plus grave fut celle d’unir ma vie à une autre pour constituer une famille et construire ensemble un projet qui nous dépasse. Ce fut aussi ma meilleure décision. On ne se réalise qu’en essayant de rendre les autres heureux, et, mieux encore, en les rendant heureux. Egalement, en essayant de comprendre ce qui arrive dans la vie, qui objectivement nous dépasse, et qu’il nous faut, tant bien que mal, essayer de maîtriser et de transmettre. Au terme d’un voyage de soixante-sept ans, m’ayant amené à explorer bien des « *Ombres de réalité* », je n’ai pas du tout le sentiment d’avoir atteint le commencement de la fin, mais bien, plutôt, d’avoir peut-être atteint la fin du commencement ! Pour vivre librement, il faut oser sortir des zones d’ombre – illusions et contre-vérités – que d’autres cherchent à nous imposer, ou dans lesquelles nous acceptons de nous laisser enfermer, et qui nous coupent de la réalité. Dans le monde numérique dans lequel nous entrons, les châteaux de cartes s’effondrent, les uns après les autres. Le choix est dorénavant inévitable : *Renaissance* ou *Chaos* ?

En conclusion, et en me réservant le droit à l’erreur, qu’ai-je le sentiment d’avoir appris dans le silence de l’observation ?

1. Oui ! Il faut oser « *Sortir de l’ombre* » pour saisir la réalité telle qu’elle est et en faire le matériau de base de son projet personnel.
2. Oui ! Sur terre règne le « *Chacun pour soi* ». Connaître les intérêts des autres, pour les conjuguer, est la clé des projets les plus ambitieux.
3. Oui ! Vivre « *L’aventure à deux* » pour créer en famille un espace de créativité, de liberté et de responsabilité mérite la plus grande attention.
4. Oui ! Le monde est une « *Foire aux illusions* » qui invite à en sourire et à ne consacrer son temps qu’à ce qui a une réelle importance.
5. Oui ! « *La tyrannie des marchés* » n’existe que dans l’esprit de ceux qui refusent la liberté et la responsabilité auxquels ils nous invitent.
6. Oui ! Eviter la dictature de la médiocrité implique que « *L’intérêt général* » soit défini dans le respect de la vie privée et de la vie familiale.
7. Oui ! Il faut savoir dire « *Non ! merci* » si on a envie de vivre librement et l’ambition de construire un projet personnel.
8. Oui ! L’Autre a « *Une chance d’être* » et il n’est pas impossible que nous soyons un jour invités à Lui rendre des comptes !

La vie n’est-elle qu’un rêve de liberté ? Pour le convertir en réalité, suffit-il de tourner le dos aux illusions et contre-vérités qui constituent autant d’ombres qui en cachent le chemin ? Oui ! le bonheur, dans la liberté, est toujours à portée de main… Il consiste souvent à continuer à aimer ce qu’on possède déjà, à le partager avec celles et ceux qui nous sont chers, et, surtout, à ne jamais envier les autres. S’il est loin d’être parfait, le monde dans lequel nous vivons aujourd’hui est sans doute le meilleur qu’ait connu l’humanité. Encore faut-il que chacun accepte d’y apporter sa contribution, sa créativité, son intelligence, son travail et son enthousiasme ! C’est toujours dans le silence de la réflexion que s’impose cette voie, et dans la solitude de la décision que s’en assume la responsabilité.

A la réflexion, je pense avoir passé une grande partie de mon temps à apprendre à vivre comme un enfant, dans l’émerveillement des petites choses qui forment la magie de l’instant, seul éclair de réalité que nous possédions et qui n’existe pas ! Je pense aussi avoir vécu dans l’espoir de contribuer modestement à un monde meilleur, en respectant celles et ceux qui m’accompagnaient dans le temps, et en acceptant que je n’en contrôlais que bien peu de paramètres…

« *But my words like silent raindrops fell / And echoed in the wells of silence* » ([Paul Simon](https://www.youtube.com/watch?v=4zLfCnGVeL4)).

Finalement, et c’est sans doute très bien comme ça, la vie offrant à chacun une infinité d’opportunités d’être et de partager, seuls celles et ceux à qui il s’adresse, connaissent… « *Le secret du silence* » !

# Auteur

Jean-Marie Choffray est professeur ordinaire honoraire (*Chaire d’Informatique Décisionnelle*) à l’Université de Liège (Belgique) et Professeur honoraire au département *Marketing* de l’Essec (France). Il est docteur (PhD) en *Management Science* du Massachusetts Institute of Technology.

Dans le domaine de la gestion, ses centres d’intérêt portent sur l’innovation et le développement d’activités nouvelles ; la création de valeur économique et la croissance de la rentabilité ; les systèmes intelligents de management ; et, l’art et la science d’investir avec internet.

Il est l’auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux [articles](http://orbi.ulg.ac.be/simple-search?query=jean+marie+choffray). Son goût pour l’action l’a conduit à s’impliquer dans la création et le développement de plusieurs sociétés.